

« L'Écriture est vraie au sens littéral

comme au sens spirituel. » O.V. de L. Milosz

## AVANT-DIRE

### 11 septembre 2001 LA MORT D'ULYSSE

par Alain Santacreu

*La surinformation est la stratégie la plus habile pour occulter la vérité, tous ceux qui nous trompent le savent. Pour enliser les événements qui expriment symboliquement les principes dont ils dépendent, il suffit de les noyer dans la logorrhée médiatique. Que s'est-il réellement passé le 11 septembre 2001 ? Réellement, c'est-à-dire à plus hault sens. Contre tous les médias qui entravent tout pour qu'on n'y entrave rien, que celui qui a des oreilles entende et des yeux qu'il lise !*

**D**ANTE, dans l'étrange chant XXVI de *L'Enfer*, propose un récit de la mort d'Ulysse, si différent de celui transmis par la tradition, que sa lecture en est toujours restée énigmatique. On y voit Ulysse, dans le huitième cercle de l'enfer, lui faire le récit de son dernier voyage : « Nous étions vieux et appesantis par l'âge quand nous parvînmes à cette gorge étroite où Hercule planta ses deux bornes afin que nul n'osât se hasarder plus loin. Je dis alors : Frères qui, à travers mille et mille dangers, êtes parvenus aux limites de l'Occident, suivez le soleil, et ne refusez pas à vos yeux exténués par les veilles la connaissance du monde inhabité. [...] J'avais si fort excité l'ardeur de mes amis que je n'aurais pu ensuite les retenir. De rames nous nous fîmes des ailes pour un vol fou qui dura cinq mois. Après que nous eûmes franchi le pas suprême, nous arrivâmes à un mont isolé, le plus haut que l'on n'eût jamais vu. En le voyant notre joie fut grande, mais cette joie changea bientôt en larmes. De la terre nouvelle sortit un tourbillon qui vint frapper notre navire. Par trois fois il le fit tourner : à la quatrième, la poupe du navire se dressa et la proue s'abîma dans la mer, comme il plut à Un Autre, et enfin la mer se referma sur nous. »

Selon Dante, c'est bien parce qu'il a franchi les limites de l'être qu'Ulysse est damné. Rusé, habile et ingénieux, sachant éviter tous les dangers par son courage et son éloquence, Ulysse, figure légendaire de l'homme occidental, a donc suivi une voie illégitime et, bien qu'il aperçoive, escarpée et abrupte, la montagne du Purgatoire au milieu du grand océan de l'être, il ne peut l'atteindre et encore moins le « Paradis terrestre » qui se trouve à son sommet ; c'est qu'il a négligé son âme pour s'adonner à la perversion de l'intelligence, à la joie de la connaissance illimitée du « non-être » du monde en tant que spectacle. Ulysse a sacrifié l'Esprit à l'esprit moderne.



- 1 – Alain Santacreu**  
AVANT-DIRE
- 3 – Hortense Damiron**  
L'Art de notre espérance
- 4 – Jean-Louis Bolte**  
Dernières nouvelles de  
l'Apocalypse
- 5 – Luc-Olivier d'Alange**  
Entre la Mort et le Diable
- 8 – Pierre Petrus**  
Christianisme et Islam
- 13 – David Gattegno**  
La voix du chant d'amour  
des fils d'Arabie.
- 16 – A. Guyot-Jeannin**  
Chroniques d'Actualité
- 23 – Laurent Schang**  
Trois questions  
à Philippe Barthelet
- 24 – Rémy Soulié**  
Le corps de  
Dominique de Roux
- 26 – Luc-Olivier d'Alange**  
Sous le Manteau étoilé
- 28 – J. Rousse-Lacordaire, op.**  
La Voie cordiale
- 30 – Pauline Troya**  
Misère et Splendeur de la  
Traduction selon  
José Ortega y Gasset
- 33 – Christophe Chabbert**  
Le roman mythique de  
Malcom de Chazal

## CONTRELITTÉRATURE

Revue éditée par  
l'Association culturelle Contrelittérature.

Abonnement à la revue  
(quatre numéros) : 17 €  
• Étranger : 21 €  
– chèques à l'ordre de :  
Association Contrelittérature.

Abonnement de soutien :  
à partir de 23 €.

Directeur de la publication :  
Alain Santacreu.

Siège social (secrétariat  
et rédaction) : L'Ancien Presbytère,  
28170 Saint-Ange.  
Tél. : 02 37 43 62 05

e-mail : [contrelittérature.@wanadoo.fr](mailto:contrelittérature.@wanadoo.fr)  
Site Web :  
<http://www.chez.com/contrelittérature>

Dépôt légal : janvier 2002  
N° ISSN 1299-9679

Imprimé par ISI  
68-70 rue des Pyrénées  
75020 Paris

Tous droits de reproduction réservés  
pour tous pays.  
© Contrelittérature

L'ultime transgression odysseenne opère donc un renversement des symboles et la « nova terra » de Dante s'inverse en un « nouveau monde » : l'Amérique.

Les colonnes d'Hercule avaient été érigées par le héros lors du Dixième de ses Travaux, à son retour d'Érythie, l'Île occidentale de la Mort, par delà l'Océan. Ce fut dans une « coupe d'or » qu'il navigua pour ramener en Europe le fameux troupeau de Géryon. S'élevant de part et d'autre du détroit de Gibraltar, les colonnes constituèrent la ligne de partage entre l'océan Atlantique et le bassin méditerranéen et circonscirent l'espace géographique assigné aux hommes. Elles délimitaient la frontière de protection à ne pas dépasser, à ne pas franchir. Il grava sur elles l'inscription : « *Non plus ultra* ». Car seuls les détenteurs de la « coupe d'or » sont habilités à franchir les limites humaines.

René Guénon dans un chapitre des *Symboles fondamentaux de la Science sacrée* précise que sur d'anciennes monnaies espagnoles figuraient les deux Colonnes d'Hercule reliées entre elles par une banderole portant la devise *Non plus ultra*, et il ajoute : « c'est de cette figuration qu'est dérivé le signe usuel du dollar américain ; mais toute l'importance y a été donnée à la banderole qui n'était primitivement qu'un accessoire, et qui a été changé en la lettre S dont elle avait à peu près la forme, tandis que les deux colonnes, qui constituaient l'élément essentiel, se trouvaient réduites à deux petits traits parallèles. » Et Guénon de conclure : « la chose n'est pas dépourvue d'une certaine ironie, puisque justement la « découverte » de l'Amérique a annulé en fait l'ancienne application géographique du *Non plus ultra*. » Sans doute est-ce pour cela que Charles Quint choisit de changer cette devise en *Plus ultra* qui deviendrait le cri des conquistadors.

La date du 11 septembre, ce jour tragique de la destruction des tours jumelles du World Trade Center, est la visualisation spectrale des Colonnes d'Hercule à travers le symbole du dollar. La dégénérescence de la monnaie a entraîné la « découverte » du nouveau monde et l'avènement de la modernité. Le symbolisme inversé du « billet vert » précipite la vision exclusivement quantitative de la monnaie. René Guénon encore, dans *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, fait remarquer que, dans les diverses traditions, l'argent était véritablement chargé d'une « influence spirituelle », dont l'action pouvait effectivement s'exercer par le moyen des symboles qui en constituaient le « support ». On mesure les dangers auxquels nous expose la monnaie profane et « mécanique » de cette fin de cycle, alors que les influences psychiques les plus délétères se sont substituées aux influences spirituelles d'antan. À cet égard, on soulignera que le 11 septembre précéda de quelques jours l'officialisation de la « monnaie européenne », coupée de toute garantie d'ordre supérieur et sans aucune souveraineté étatique. On remarquera le graphisme de ce nouvel « Euro », reproduisant, à l'intérieur d'une sorte de « U » renversé – l'initiale d'Ulysse – les deux petites barres parallèles et horizontales, affaissées comme à l'image des Twin Towers détruites : €.

Manhattan est aujourd'hui le reflet crépusculaire de Gibraltar, ce rocher de l'extrême-occident qui, en 711, fut le premier point de la conquête musulmane. Le chœur de la *Medae* de Sénèque scande que les *columnae fatales* s'ouvriront à la fin des temps. Les Colonnes d'Hercule sont la figure analogique de l'Arbre de la Science du Bien et du Mal dont la nature, ainsi que l'indiquent les termes opposés qui la désignent, se caractérise par la dualité. Ulysse, ayant perdu le sens de l'Éternité – qui est aussi celui de l'Unité – meurt de son incapacité à reconquérir l'Arbre de Vie. La mort d'Ulysse annonce la fin de la modernité : « Un Autre » cycle ?

ALAIN SANTACREU

# L'art de notre espérance

## Hortense Damiron *peintre et sculpteur*

*Quand la pensée et le cœur sont ensemble, alors nous sommes dans le spirituel: c'est là tout l'art du discernement et c'est l'art de notre espérance.*

*La revue CONTRELITTÉRATURE est une galerie offerte à un artiste dont l'œuvre reflète l'état d'esprit contrelittéraire.*

– Votre œuvre semble aujourd'hui s'infléchir de façon décisive vers la sculpture...

– J'ai d'abord été peintre. Mais il n'y a pas eu, à vrai dire, un passage conscient vers la sculpture: en fait j'ai découvert que j'avais toujours été sculpteur. Dans ma peinture, la forme était déjà plus essentielle que la couleur. C'est la forme qui me bouleverse, qui me «retourne». Aussi y a-t-il très certainement une charge émotionnelle plus intense dans mon travail de sculpteur.

En peinture, j'utilisais souvent la photographie comme adjuvant, pour «capter» l'instant à retransmettre picturalement; en sculpture, je travaille sans modèle, il s'agit de coaguler une forme pure, tout en essayant de préserver son mystère. Pour les besoins de votre revue, j'ai été amenée à photographier mes sculptures, mais en adoptant une démarche nécessairement inverse; c'était très intéressant.

– Les différentes périodes de votre œuvre se confondent avec des thèmes particuliers. Actuellement, l'Ange semble votre thème de prédilection. Y aurait-il une correspondance entre ce thème et votre déterminante entrée en sculpture?

– Chaque thème survient toujours de façon non mentale et m'englobe totalement, corps et âme. Je suis saisie en quelque sorte par la forme que développe le thème.

Une différence fondamentale avec la peinture est que l'œuvre sculptée précède son exé-



Hortense Damiron

cution, comme si, en elle, l'espace avait intégré la durée. Autant la notion de durée est capitale dans l'exécution d'un tableau, autant cette dimension n'intervient plus dans ma sculpture, comme si l'œuvre était déjà là.

Ce hors-temps définit le lieu de ma rencontre avec l'Ange. Le thème de l'Ange a donc pu induire mon «entrée en sculpture» – mais la réciproque serait tout aussi vraie.

– L'Ange évoque-t-il l'Apocalypse?

– Certes, au sens de «dévoilement» mais, dans ce cas, tout art n'est-il pas apocalyptique? Pour reprendre ce que je disais précédemment, il y a sans doute une relation entre la «contraction» accélérée du temps en cette fin de cycle et la thématique de l'Ange qui se manifeste actuellement dans ma sculpture.

Chaque période de l'histoire de l'humanité répond à un «moment cosmique» déterminé, c'est ce moment que l'art d'une période donnée se doit de saisir.

– Une prochaine exposition de vos œuvres est-elle en projet?

– Il me faut d'abord terminer les travaux en cours mais, à moyen terme, mes œuvres seront exposées dans une galerie parisienne.

Propos recueillis par ALAIN SANTACREU.

Chaque période de l'histoire de l'humanité répond à un «moment cosmique» déterminé, c'est ce moment que l'art d'une période donnée se doit de saisir.

# Dernières nouvelles de l'Apocalypse

Jean-Louis Bolte

En pariant sur l'existence du Dieu de la Révélation, on parie donc sur le fait qu'on va y voir un peu plus clair. C'est cela que la Bible appelle *la fin des temps* – la fin des temps obscurs.

Ce Dieu-là va venir, il vient – son représentant mondial vient – et voici un scoop par anticipation : il n'existe pas plus que l'autre, pas plus que le Dieu Idée des philosophes.

Tout – soulignons *tout* – tout tourne aujourd'hui autour d'une seule question, et il n'y en a pas d'autre que celle-ci : Dieu existe-t-il ou non ?

Entendons bien de quel Dieu il s'agit. Pas le Dieu des philosophes, pas lui bien sûr puisqu'en trois siècles on en est arrivé à conclure qu'il était mort. Pas lui qui s'est révélé n'être qu'une idée. Mais pas non plus le Dieu du syncrétisme qui s'édifie de manière plus ou moins sournoise, plus ou moins souterraine, parallèlement à la mise en place du Nouvel Ordre Mondial du *monde des frères (mais sans père)*. Ce Dieu-là, à la fois bricolé et New Age, holistique et impersonnel, promettant à l'homme autant la jouissance qui ne rate pas que des savoirs illuminés ou des pouvoirs occultes, ce Dieu-là est le produit de l'activité de toutes sortes de sociétés très discrètes à l'extérieur comme à l'intérieur des religions instituées. Ce Dieu-là va venir, il vient – son représentant mondial vient – et voici un scoop par anticipation : il n'existe pas plus que l'autre, pas plus que le Dieu Idée des philosophes.

Ce Dieu-là est ce que la Bible appelle une idole. Comme l'idée, qui s'est affaïssée, l'idole s'effondrera.

La question de l'existence de Dieu ne porte en réalité que sur le fait de savoir si le Dieu de la Révélation, le Dieu biblique, existe ou non. Il ne s'agit pas de discuter des faits de la Révélation, de gloser ou de faire de l'exégèse (activité par ailleurs légitime) – surtout pas d'en remettre en cause tel ou tel aspect comme fait Spinoza qui démolit les réalités bibliques simplement parce qu'il n'a besoin que d'un Dieu Idée, un Dieu qui déjà annonce le Grand Tout du New Age – non, il s'agit juste de savoir, en se donnant la réalité biblique sans pinaillage, si le Dieu de cette Révélation, Dieu *personnel* qui *fait* l'histoire (et non Dieu impersonnel qui *a* une histoire mais ne la *fait* pas comme le Dieu des musulmans), si ce Dieu personnel existe ou n'existe pas.

S'il n'existe pas, nous allons subir sans solution aucune les temps funestes de ce Dieu du Grand Tout, dont la férocité, nous ne pouvons en douter au regard de ce que nous enseigne l'histoire des grandes religions idolâtres de

l'Antiquité, se révélera aussi effroyable que celle des pires cultes parmi elles. Que demandent ces idoles ? Du sang. Un Ben Laden nous en a fait la démonstration. Dans ce cas, nous ne vivons pas l'Apocalypse mais le bout du chemin : non la fin des temps mais les temps terminaux – car il n'est pas raisonnable de penser que nous pouvons arrêter l'éboulement qui est en cours. Dans une telle perspective, il n'y a d'autre réalisme que le catastrophisme.

Si par contre ce Dieu de la Révélation existe, ce dont témoigne de façon tout de même éclatante la perfection de cet univers dans lequel nous vivons et dont la science, y compris dans ses versions négatrices, nous découvre tous les jours un peu plus les principes d'ordre – principes que les *technofrères* du *monde des frères (mais sans père)* essayent étrangement et à tout prix de déconstruire – si ce Dieu existe nous vivons alors fort probablement les temps d'Apocalypse. Dans ce cas, nous n'avons pas à adopter une position catastrophiste, car apocalypse ne signifie pas catastrophe mais dévoilement. Notre réalisme doit ici être ce qu'a toujours été le réalisme : désir de saisir les choses telles qu'elles sont. Car le dévoilement qui nous est promis dans ce cas est celui du dessous des cartes. Connaître le dessous des cartes, c'est-à-dire tous les trafics du mal (du mal depuis le début), ce désir est alors appelé à être comblé.

En pariant sur l'existence du Dieu de la Révélation, on parie donc sur le fait qu'on va y voir un peu plus clair. C'est cela que la Bible appelle *la fin des temps* – la fin des temps obscurs.

JEAN-LOUIS BOLTE

# Entre la Mort et le Diable

Les temps hélas ne sont plus à la maïeutique ou à l'aporie mais au slogan et au mot d'ordre. L'intelligence politique semble toute entière subjuguée par les logiques de la propagande et de la publicité comparative. Le propre du règne de la quantité est d'interdire à titre prophylactique, pour le péril qu'elle fait courir à la bêtise, toute nuance. A l'heureuse diversité humaine, à l'enchanteresse complexité des êtres et des choses entretissés, aux variations musicales des sentiments et des songes, le monde moderne substitue l'uniformité, le schéma dictatorial, le désenchantement des simplifications démesurées. L'*hybris* du moderne est procustéenne ; elle est aussi *antiphrastique*.

Les idéologues de la modernité se targuent d'être les inventeurs ou les parangons de la liberté individuelle, lors même qu'ils empierrent à sa source toute possibilité d'être libre et assujettissent la personne au rôle d'unité interchangeable au sein du collectivisme le plus radical et le plus intransigeant de toute l'histoire humaine. Parler d'un *fondamentalisme moderne* relève ainsi non de la contradiction mais du pléonasme. Le fondamentalisme est moderne par définition historique et la modernité est fondamentaliste par nature. Par son refus de l'interprétation, de la traduction et de la transmission (qui sont le propre de toute pensée *traditionnelle*) par son acharnement à absolutiser le relatif et à vouloir universaliser le particulier, par son souci exclusif de la forme et de l'apparence, la modernité se confond avec le fondamentalisme religieux qu'elle prétend combattre.

Il n'y a rien à espérer du heurt des fondamentalismes qui s'engendrent et se combattent les uns les autres, sinon un plus grand assombrissement de l'âme humaine. Celui qui divise, le Diable, triomphe dans ces prétendus combats entre le Bien et le Mal. Le fondamentalisme moderne, comme la modernité fondamentaliste se caractérisent par la perversion des Symboles. Lorsqu'un Symbole divise, lorsqu'il n'est plus qu'une écorce morte que des hommes sans Sapience et sans charité brandissent comme une appartenance, il n'est plus que la ruse du Diable, ainsi que nous l'enseigne

l'art étymologique ; le mot *diable* étant dérivé du verbe *diaballein*, qui signifie désunir ou séparer, de même que le mot symbole, de même racine, vient de *sumballein*, qui signifie joindre ou réunir.

Le fondamentalisme est-il le fils ingrat de la modernité ou bien est-ce la modernité qui serait la fille diligente du fondamentalisme ? Les deux phénomènes apparaissent de façon si inextricable qu'il est presque impossible de les distinguer. Ce dont ils témoignent également, de façon constante, c'est du refus, ou de la parodie de la Tradition. Le refus de la Tradition se traduit immédiatement par le refus de l'art de l'interprétation, de l'herméneutique. Là où l'art de l'interprétation se retire, la place est laissée au fondamentalisme et au monde moderne, aux opinions et aux convictions sommaires, à l'idolâtrie des mots, à la précellence de l'activisme sur la contemplation et à cette *futilité* foncière qui attache plus d'importance à l'apparence, au signe extérieur, au vêtement qu'à l'âme et à l'esprit. Observons déjà que les prétendues oppositions entre fondamentalisme et modernité se jouent autour de questions corporelles et vestimentaires. La nature des couvre-chefs, la longueur des poils, les activités biologiques du corps humain deviennent le centre de toutes les préoccupations avec la notion d'appartenance qui enchaîne les pensées de celui qu'elles subjuguent à des limites, des conditions dont il ignore qu'elles ne sont que les empreintes d'un sceau invisible.

Lorsque l'empreinte usurpe le rôle du sceau, lorsque l'apparence se veut l'essence de l'apparaître, lorsque l'appartenance veut prendre la place de *ce à quoi elle appartient* et qui dépasse toute condition et toute appartenance, lorsqu'enfin l'existence humaine n'est plus qu'une fuite en avant vers la Mort, la subversion est établie et peu importe alors qu'elle prenne le visage parodique du fondamentalisme ou celui, caricatural, de la modernité. Notre époque nous a réservé le piège particulièrement perfide de *la fausse alternative* dont les mâchoires sont désormais prêtes à se refermer. Entre *la modernité fondamentaliste* et le *fondamentalisme moderne*, la marge de

## Luc-Olivier d'Alange

Parler d'un fondamentalisme moderne relève ainsi, non de la contradiction, mais du pléonasme. Le fondamentalisme est moderne par définition historique et la modernité est fondamentaliste par nature.

Les démagogues  
excellent à inscrire  
leurs slogans  
sur ces dos courbés  
par les tâches de  
la survie,  
non sans quelque  
indécence.  
La résistance  
est le privilège  
du Pauvre.  
Le terrorisme  
est le luxe  
des nantis.

manœuvre, pour le moins, est étroite. Cette étroitesse est notre destin, comme le chemin escarpé qui conduit le Chevalier de Dürer vers la Jérusalem céleste, entre la Mort et le Diable.

L'homme raisonnable est celui que l'on peut raisonner, au contraire du rationaliste qui croit être lui-même le mouvement en marche de la raison. Le rationaliste est le fondamentaliste de la Raison et il est à l'homme raisonnable, à l'homme qui entend raison, ce que le fanatique est à l'homme de la Tradition. De même que le fanatique exacerbe l'expression de sa foi, car, au fond, *il n'y croit plus*, le rationaliste se fait militant de la raison à défaut de l'exercer. Ce que sa raison pourrait lui faire comprendre, et dont il s'effraie, sa pusillanimité le recouvre d'une pétition de principe. Sa plaidoirie incessante en faveur de la raison le dispense d'en user tout comme le fanatique, son ennemi et son frère, se dispense d'interpréter et de comprendre la Loi qu'il proclame. Tout au service de la démesure, le monde qu'il dispose pour nous, sous les atours pompeux de l'Histoire se faisant et se défaisant, ne rime strictement à rien. Et rien ne convient mieux que la formule shakespearienne : « une histoire pleine de bruit et de fureur, racontée par un idiot, et à laquelle on ne comprend rien. »

On ne saurait refuser aux propagandistes américains le titre de *Maîtres des oxymores*. Après avoir renoncé à intituler leur opération militaire contre leurs anciens alliés talibans « Justice infinie », les voici qu'ils nous assènent la « Liberté immuable » ! La tentation d'être eux aussi, face aux prétendus guerriers saints, une manifestation de la Justice divine semble définitivement plus forte que le bon sens et le bon usage. De même que le propre de la Justice, au contraire de la vengeance, est bien la connaissance des limites (l'infinité de la Justice étant le privilège de Dieu seul), le propre de la liberté, si elle s'exerce, est d'être mobile et muable. Être libre, n'est-ce point tout d'abord, disposer de la liberté de mouvement ? S'opposer à la liberté, physique ou métaphysique, n'est-ce point s'opposer à la possibilité même du mouvement ? Priver un homme de sa liberté physique, l'incarcérer, c'est précisément le contraindre à l'immobilité. La liberté intérieure, la liberté de l'esprit et de l'âme, est plus difficile à atteindre. Certains s'y emploient cependant en nous soumettant à la répétition, au psittacisme, au mot d'ordre. En tant que mot d'ordre, « Liberté immuable » est encore plus malheureux que « Justice infinie ». Sauf à la considérer comme une formulation apophantique, eckhartienne, se rapportant à la transcendance et à l'absolu, l'expression est une contradiction dans les termes. L'immuable n'est libre qu'en théologie. Dans les affaires humaines, trop humaines, qui occupent la rumeur du monde, la « Liberté

immuable » ne saurait être qu'une liberté niée, une antiphrase.

Cet exemple parmi d'autres nous donne à penser que le monde moderne est dans son expression d'essence antiphastique. Sa ruse majeure consiste à nous détourner des Principes et à nous priver des « valeurs » qu'il nous vante. Les chantres de la « fraternité » inventèrent la Terreur. Au cœur de son effroyable dispositif d'extermination, Pol-Pot se disait humaniste et démocrate. Le régime de Pétain s'intitula « État français » alors même que sa soumission à l'Allemagne était à la fois un déni de l'État et une profanation de la France. La « communication » moderne nous sépare du monde et nous installe devant des écrans. Les égorgeurs et les lapideurs s'intitulent « étudiants de Dieu ».

Tout, dans notre temps, se tient obscurément dans l'antiphrase. Ce n'est pas seulement l'hypocrisie qui règne, péché véniel, nécessaire, comme la vanité, à toute vie en société, mais, plus profondément, le *dédire*. En nos temps adversaires de toute herméneutique et de tout art de l'interprétation, le dire porte en lui son propre dédire. Ce qui dit se dédit en même temps qu'il dit. Le dédire n'est plus postérieur au dire, il lui est contemporain. La négation consume immédiatement l'affirmation qu'elle emprunte comme véhicule. Ainsi la liberté est immuable, la justice, sans limite et la sainteté que les hommes absurdement s'arrogent s'anéantit dans leurs actes qui n'obéissent qu'au seul précepte utilitaire : « la fin justifie les moyens ».

Certes, la bêtise et le dédire ne sont point unilatéraux et je m'en voudrais de laisser croire que cette succincte analyse sémantique m'incline le moins du monde du côté d'une certaine bien-pensance de gauche qui tient à tout prix à voir dans les attentats du 11 septembre l'effet d'une révolte désespérée des pays pauvres contre les pays riches. Là encore exultent le dédire et l'antiphrase. Voici donc le pauvre Ben Laden, financé par les notoirement indigents banquiers saoudiens, étayé par les non moins misérables services secrets du Pakistan et la CIA, universellement reconnue comme économiquement faible (au contraire de la classe richissime des écrivains français dont fait partie l'auteur de ces lignes !). Les pauvres, c'est bien connu, ont beau dos. Les démagogues excellent à inscrire leurs slogans sur ces dos courbés par les tâches de la survie, non sans quelque indécence. La résistance est le privilège du Pauvre. Le terrorisme est le luxe des nantis. Nos terroristes ne sont pas des humiliés mais des hommes euphoriques, enivrés par des réussites excessives, des « gagneurs », voire des blagueurs maléfiques, animés par le sentiment trompeur que rien ne peut leur résister. Plutôt que de pourrir sur pied dans la Jet-Set, pour les commanditaires, ou de mourir d'ennui dans leurs

boulots de cadres moyens, pour les exécutants, ces hommes *sans savoir-vivre* ont trouvé le jeu exquis d'effrayer la planète contre l'ennui des jours sans danger.

En France, les bien-pensants de Gauche, pétris de mauvaise conscience occidentale, européenne et française, spécialistes de la repentance et de la contrition (qui ne coûtent rien et ne cassent pas trois pattes à un canard) possèdent en commun avec les soi-disant « libéraux » de n'avoir rien compris à rien. Les premiers, marxistes plus ou moins attardés, persistent à interpréter les mouvements de l'histoire selon la seule économie, les seconds feignent d'en tenir (dans les limites étroites de leurs intérêts pétroliers) pour un affrontement de l'Occident et de l'Orient. Qu'ils se veuillent républicains ou démocrates, ils sont oublieux de la réalité naturelle et surnaturelle de la France. Leur histoire ne tenant plus lieu de leçon ni d'héritage, ils adoptent des points de vues étrangers qu'ils croient universels alors que le sens de l'universel y succombe dans un dualisme abstrait et sommaire. Oublieux de la France, ils raisonnent en individus mondialisés, délaissant les aperçus exacts sur l'universalité que leur confèrent la tradition et l'intelligence française. Ils se replient dans un confort de notions étrangères à leur génie et oublient la morale de leurs Moralistes pour se laisser aller à des « pour » et des « contre » également dérisoires, selon la morale des moralisateurs. Pour eux, manifestement, l'homme n'est plus « un sujet ondoyant et divers » mais une abstraction. Plus que les espaces infinis est effrayante la pureté immobile et sans limite des abstracteurs. La pureté et l'abstraction, dans un monde dépourvu de tout sens métaphysique, sont d'éminents saufs-conduits pour la malfaisance.

Depuis 1793, les adeptes de la Terreur ne rêvent que de pureté. Ce monde qu'ils envisagent comme meilleur est un monde purifié de ses couleurs, de ses variations, de ses hiérarchies, de ses nuances, de ses distinctions : un monde d'une transparence parfaite et mortelle. Les adeptes de la pureté, qu'ils en tiennent pour le Coran, pour Marx, pour l'utilitarisme libéral sont tous disciples de Procuste : ils abominent la diversité et sont disposés à tous les moyens pour parvenir à sa disparition qui leur tient lieu de fin dernière. Je doute fort que la civilisation occidentale, en l'état actuel des choses, et surtout par la bouche d'un affairiste italien ou d'un fermier texan, puisse prétendre à quelque supériorité que ce soit sur les civilisations de l'Islam. J'en doute d'autant plus que la notion de civilisation occidentale me paraît artificieuse. Il existe une culture européenne passée et à inventer : elle se tient, comme une mémoire et comme une promesse dans la culture grecque, latine, orthodoxe et catholique. Elle possède sa *grande politique*, comme disait Nietzsche, issue de l'Empire romain et de

la royauté davidique. Elle arde secrètement dans les herméneutiques de la Bible et de l'Odyssée, comme une possibilité et une remémoration sacrée dans le sébastianisme cher à Fernando Pessoa. Elle est une attente, un vol en suspens sur nos désastres et nos trahisons.

Pour lors, écrivain français, je garde la liberté de mes affinités et de mes préférences. Un moine tibétain ou shintoïste, plus encore un soufi comme Djâlal-ud-din-Rûmi ou une poétesse chinoise comme Li Qing Zhao parlent plus directement à mon cœur que des texans survoltés par une offense subie. Je ne crois pas même en la « supériorité » de la civilisation française, comme on ne manquera pas de m'en accuser. La supériorité n'est jamais que le renversement d'une infériorité. La supériorité ? C'est *trop peu* pour nous ! Que croire ? Il faut croire, comme Baudelaire aux nuages, aux merveilleux nuages, là-bas... Les nuages, autrement dit, les nuances. Je crois en la souveraineté des nuances françaises.

LUC-OLIVIER D'ALGANGE

Oublieux de la France,  
ils raisonnent en  
individus mondialisés,  
délaissant les  
aperçus exacts  
sur l'universalité  
que leur confèrent  
la tradition et  
l'intelligence française.

Hortense Damiron



# Quand un À-Dieu s'envisage

*A la mémoire des 7 moines cisterciens de Notre Dame de l'Atlas, à Tibhirine.*

### Pierre Petrus

Le Saint Père Jean-Paul II, conscient d'un si long passé d'affrontements, disait en s'adressant aux musulmans et aux chrétiens de Casablanca en 1985 : « il faut changer nos vieilles habitudes. Nous avons à nous respecter et aussi à nous stimuler les uns les autres dans les œuvres de bien sur le chemin de Dieu. »

Wladimir Soloviev (1852-1900) est sans doute le plus grand penseur russe chrétien du XIXe siècle. Sa vie fut marquée par la recherche incessante de l'Unité entre l'Orthodoxie russe et l'Orthodoxie Catholique, autour du successeur de Pierre. La publication de son livre « Mahomet » (éditions Ad Solem, Genève, 2001) tombe à point nommé dans une actualité où l'Islam, souvent pour de fausses raisons, pose question à une modernité à la fois arrogante et désorientée. Dans cet ouvrage, avec une sympathie non dissimulée pour Mahomet « homme brûlé par la recherche sincère de Dieu », Soloviev met en évidence de façon lapidaire la divergence théologique fondamentale entre l'Islam et le Christianisme : l'Incarnation et La Trinité. Que l'on soit chrétien ou musulman, cette divergence devrait être résolue très simplement par la méditation, dans l'abandon de la prière, des trois citations suivantes :

« J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos ; celles-là aussi il faut que je les mène ; elles écouteront ma voix ; et il y aura un seul pasteur ; c'est pour cela que le Père m'aime parce que je donne ma vie pour la reprendre. Personne ne me l'enlève ; mais Je la donne de moi-même. » Saint Jean (21,16 -19)

« Si Dieu avait voulu. Il aurait fait de vous un seul peuple. Mais Il a voulu éprouver votre fidélité à observer ce qu'Il vous a donné. Courrez à l'envi des uns des autres vers les bonnes actions. Vous retournerez tous à Dieu. Il vous éclaircira Lui-même la matière de vos disputes » Coran (V, 53)

« Depuis trente ans que je porte en moi l'existence de l'Islam comme une question lancinante, j'ai une immense curiosité pour la place qu'il tient dans le dessein mystérieux de Dieu... Je suis sûr de la déchiffrer, ébloui, dans la lumière pascale de Celui qui se présente à nous comme le seul musulman possible, parce qu'il n'est que oui à la volonté du Père. »

(Père Christian de Chergé, Prieur de Notre Dame de l'Atlas, in *Bulletin du Conseil Pontifical pour les non-chrétiens*, n° 73 - 1990/J)

Pour autant, l'effort de compréhension des convergences et des divergences entre ces deux religions s'impose plus que jamais. Aussi

en tant que chrétien, on ne se posera pas la question du « pourquoi l'Islam », mais, dans la mesure du possible, celle du « comment le musulman vit l'Islam ». En effet, « La foi de l'autre est un don mystérieux méritant le respect et qui ne révélera tout son sens mystérieux qu'au sommet de « l'échelle », aussi chère depuis le Patriarche Jacob, à saint Jean Climaque qu'à Al-Ghazâlî, échelle qui nous retourne tous ensemble vers le Donateur. » (Christian de Chergé, op. cit.). Le Saint Père Jean-Paul II, conscient d'un si long passé d'affrontements, disait en s'adressant aux musulmans et aux chrétiens de Casablanca en 1985 : « il faut changer nos vieilles habitudes. Nous avons à nous respecter et aussi à nous stimuler les uns les autres dans les œuvres de bien sur le chemin de Dieu. » Combien seront capables de répondre à l'invitation à cette stimulation spirituelle ?

### UNE QUESTION LANCINANTE

La lancinante question posée par le père Christian de Chergé peut se formuler ainsi : « Pourquoi Dieu, après avoir envoyé et révélé Son Fils, Verbe fait chair, avait-il besoin de Se révéler à nouveau par le Coran, transmis par Son « Envoyé » Mekkois, Muhammad ? (Car c'est le Coran dans l'Islam qui est la théophanie et non le prophète). Du point de vue chrétien, l'Islam ne peut donc être qu'une fusion hérétique de la Thora, de l'Évangile, du monophysisme, du sabéisme et du nestorianisme. En aucun cas une nouvelle Révélation, celle-ci étant achevée une fois pour toutes par la Passion, la Crucifixion, la Résurrection, l'Ascension du Verbe fait chair. Aussi tout n'est pas commun, est-il besoin de le préciser, entre l'Église, assemblée des fidèles chrétiens et la Ummah, assemblée des fidèles musulmans. Pour le chrétien, il s'agira de la rencontre avec la Personne du Christ, « Voie, Vérité et Vie », Verbe fait Chair, « Icône vivante » du Père Éternel, Dieu Un et Trine ; cette rencontre impliquant le passage « obligé » par la Croix. Pour le musulman, il s'agira de l'adoration grandiose d'Allah, exclusivement Un,



Hortense Damiron

Transcendance absolue, Infinie, Ineffable, sans commune mesure avec nous. Ce qui dans le Christianisme est un fait unique, Révélation qui est à la fois événement historique (et donc temporel) et avènement spirituel (et donc éternel), ne sera considéré dans l'Islam que comme la manifestation rythmée du Principe, le Coran étant la récapitulation de toutes les théophanies qui l'ont précédé. Aussi ce dont prétendra vivre l'Église, cette « Semence de Dieu en nous », ce « consubstanciel à nous... le même qui est Dieu, le même qui est homme » (*Qui enim verus est Deus, idem verus est homo*, dans « Tome » du pape saint Léon, du 13 juin 449), lui paraît-il une évidente et choquante contradiction. Ce n'est donc pas dans cette direction qu'un À-Dieu puisse être envisagé.

Procédons alors par un retour aux sources.

### LA PATERNITÉ D'ABRAHAM

Muhammad (571-532), est issu d'une tribu de bédouins, les Kouzâïtes, qui avaient la garde du temple de la Kaabah, construit par Abraham

et Ismaël près du puits de Zemzem. Élevé en extase à Jérusalem, il fut reçu par divers prophètes (dont Jésus), qui l'appelèrent « mon frère », alors qu'Abraham lui dit « mon fils ». Ceci explique la vénération du Prophète pour ce Patriarche. Dès lors, l'Islam est conçu comme dérivant du *millat Ibrahim*, c'est-à-dire de la « religion d'Abraham » ; et c'est dans la première sourate fondamentale du Coran, *El Baqara*, qu'apparaît le mot « musulman ». Ce mot désignant l'attitude de soumission totale d'Abraham à Dieu, allant jusqu'à accepter de « livrer » (asalama) son fils (Coran XXXVII, 10), et qui signifie donc « celui qui est livré au Seigneur ». L'attitude d'Abraham est avant tout une typologie spirituelle à vocation universelle et non pas un signe d'appartenance raciale. Mais les multiples aspects de la justification que revêt cette paternité seront privilégiés différemment par les trois grandes familles religieuses qui en sont issues :

Pour les Juifs, l'accent sera mis sur la justification par le pacte du sang et de la fidélité aux préceptes de l'Alliance.

---

L'attitude d'Abraham  
est avant tout  
une typologie spirituelle  
à vocation universelle  
et non pas un signe  
d'appartenance raciale.

Pour les chrétiens, ce sera la justification par la foi en la Promesse du Seigneur, foi source de la grâce : « Aussi n'est-ce point par la Loi que la promesse a été faite à Abraham ou à sa prospérité – cette Loi n'a été donnée que bien plus tard à Moïse – mais par la justice de la Foi. C'est par la foi que nous sommes ses héritiers, afin que nous le soyons par la grâce. »

(Rom. 117,15-16)

Pour les musulmans, ce sera la justification par la soumission totale à Dieu. Par cette soumission totale, Abraham a aussi le titre de Khalil Allah, « l'ami intime » de Dieu. Cette notion d'amour est assez rare dans le Coran pour être soulignée.

### LA DOCTRINE

Tout le contenu du Coran, qui est la théophanie de l'Islam, est en somme de rappeler que « la Vérité est venue et l'erreur s'est évacuée ; certes, l'erreur est éphémère. » (XXVII, 73). L'Islam est la jonction entre Dieu (Allah) envisagé indépendamment de l'Histoire, en tant qu'Il est ce qu'Il est (immuable, infini), et l'homme en tant que créature « déiforme » douée d'une intelligence capable de concevoir l'Absolu, et d'une volonté capable de choisir ce qui y mène. L'homme envisagé comme tel n'est pas déchu et n'a pas, à priori, besoin de salut. Certes Adam se laissant séduire par Iblis a péché en mangeant le fruit défendu. Mais ce péché originel n'est pas héréditaire et ne nécessite donc pas la Rédemption du Christ-Sauveur. C'est Dieu Lui-même qui est un Dieu-Sauveur dans la mesure ou avant de chasser Adam du Paradis il lui apprend à implorer Son pardon, car « Il est le Clément et le Miséricordieux ». Le Coran est alors l'instrument du discernement permettant de guider l'homme sur le chemin de l'Absolu. (Cette doctrine est résumée dans la Shahadah (profession de foi), : *Lâ ilaha illâ 'Llah* : « il n'y a de divinité que Dieu » ; *Muhammadun Rasûlu 'Llâh* : Muhammad – le « glorifié », le « parfait – est Son Envoyé). Au Livre, (*Kital*, le Coran), Révélation de Dieu, se joint la pratique (Sunnah) de Muhammad, qui est pour tout musulman le modèle par excellence, que ce soit sur le plan comportemental, moral, social ou spirituel. Ce qu'en terme médiéval on peut appeler la « geste » du prophète, sa manière d'être, d'agir et de vivre, (soumission totale à la Volonté divine, pureté dans la prière et l'intention, combativité et magnanimité dans l'action), constitue la « norme » humaine, sous le rapport des fonctions individuelles et collectives, ces dernières étant régies par la *shâr'ya* (en quelque sorte les principes d'application sociale du Coran).

### LE CHRISTIANISME A L'ÉPOQUE DE MUHAMMAD

Muhammad a admiré, tant qu'il pouvait et tel qu'il le connaissait, « *'Isa ibn Meriem* », Jésus fils de Marie. Aussi, malgré ses versets hostiles, le Coran conserve-t-il la trace de cette sympathie, envers des chrétiens « Tu trouveras que les gens les plus proches des musulmans par l'amitié sont ceux qui disent : nous sommes chrétiens. C'est que parmi eux se trouvent des prêtres et des moines et que ces gens-là ne s'enflent point d'orgueil. » (V, 82-85). Mais après une période de réelle sympathie, il condamnera ses adeptes qui « en ont gauchi et défiguré le véritable sens », comme les Juifs l'avaient fait vis à vis de la Torah. D'après le père Michel Hayek, (in *Le Christ de l'Islam*, Seuil, Paris, 1959) « Une recherche historique sur l'état du christianisme syro-arabe, à partir du concile d'Éphèse (431) expliquerait l'attitude du Prophète et l'innocenterait des dépositions accablantes dont les descendants des chrétiens de son temps chargeront sa mémoire. C'est à ces derniers seulement qu'il s'était opposé. Ses négations, ses méprises, ses réticences s'expliquent par leurs déficiences et par leurs oppositions au nom de la foi, de l'intérêt, de la race ou de la langue. « Quand dix chrétiens se réunissaient, dit un historien arabe, ils formaient onze opinions différentes ! »

La condamnation du prophète concerne donc un christianisme bien déterminé dans l'espace et dans le temps. Ce christianisme-là disparaîtra ; mais les sentences négatives du Coran perdureront et les musulmans apologistes et polémistes, les « gens de la lettre », en feront leur miel en refusant d'aborder le problème chrétien de fond, dans toute la pureté originelle de sa doctrine. Du point de vue de l'Islam, la question « lancinante » que le Christianisme pourrait poser, reste toujours ouverte et suspendue à ce conditionnel coranique : « Si Allah avait un fils, je serais le premier de ses adorateurs » (XLIII, 81).

Même si l'Histoire nous donne de nombreux exemples de rapports cordiaux et intelligents entre croyants conscients de cet À-Dieu primordial, (De Charlemagne, saint François d'Assise, saint Louis jusqu'aux sept moines de Tibhirine, en passant par l'émir Abd El Khader ou le père Charles de Foucault), ceux-ci ne purent jamais endiguer les flots d'incompréhension accumulés de part et d'autre. Un constat s'impose : par la plume, la parole et par l'épée, « les hommes ont combattu », mais qui peut dire aujourd'hui à qui « Dieu a donné la victoire » ? Lui Seul est le plus savant : « Il en est ainsi des combats. nous en alternons le sort entre les hommes afin que Dieu sache ceux qui ont la foi et puisse choisir parmi vous des témoins » (Coran III, 133 –134)

L'Islam est la jonction  
entre Dieu (Allah)  
envisagé indépendamment  
de l'Histoire,  
en tant qu'Il est  
ce qu'Il est  
(immuable, infini),  
et l'homme en tant que  
créature « déiforme »  
douée d'une intelligence  
capable de  
concevoir l'Absolu,  
et d'une volonté  
capable de choisir  
ce qui y mène.

## CHRISTOLOGIE DE L'ISLAM : 'ISA IBN MERIEM' JÉSUS FILS DE MARIE

Depuis saint Jean Damascène (749), chrétiens et islamologues n'ont cessé d'y apporter une attention spéciale. Cette christologie oscille entre celle de Abou Hamid Al-Ghazali (1111), théologien musulman qui composa d'après les évangiles une *Réfutation excellente de la Divinité de Jésus-Christ*, jusqu'au grand mystique andalou, le soufi Mohyieddin Ibn'Arabî (1240) qui considère Jésus comme le « Sceau de la Sainteté Universelle », lui conférant ainsi un rôle transhistorique inégalable (Muhammad étant « le Sceau de la Prophétie »). Sur les 114 sourates que comporte le Coran, 15 seulement mentionnent le nom de Jésus. Mais celui-ci est l'objet d'attentions uniques de la part d'Allah, lui seul est placé directement dans le sein de Marie par le *fiat (qoun)* direct de Sa Volonté et il ne mérite rien moins que la dénomination de *Kalimat Allah* (Verbe de Dieu). De tous les prophètes, envoyés, apôtres ou hommes justes, Jésus est dans le Coran comme dans la Tradition, le plus grand thaumaturge : lui seul a le pouvoir de ressusciter les morts et est considéré comme le « Vivant » et le *Rûh Allah*, l'Esprit de Dieu. Mais le Coran s'arrête au seuil de la double nature du Christ, autrement dit celui de Sa divinité, se contentant de faire évoquer la question par Allah Lui-même. Dans la sourate el Maïda, Allah demande à Jésus « s'il avait commandé aux hommes de l'adorer personnellement ? » Jésus répond « je ne leur ai dit que ce que Tu m'avais commandé de dire. » Il n'y a guère que chez le grand mystique Mansour El Halladj (9221) – qui reproduisit dans sa chair les stigmates de l'Amour – qu'est franchi ce seuil, allant presque jusqu'au mystère eucharistique : « Louange à Celui dont l'humanité a manifesté le mystère de la gloire de sa divinité radieuse ! Et qui, depuis, s'est montré à Sa créature ouvertement sous la forme de quelqu'un qui mange et qui boit, si bien que Sa créature a pu le considérer de face, comme le clin d'œil va de la paupière à la paupière. » (Il faut cependant être bien conscient que cette dimension mystique de l'Islam présente dans le soufisme n'est pas considérée comme « orthodoxe » et ne constitue donc pas une norme commune destinée au plus grand nombre.)

Si la divinité de Jésus est une divergence fondamentale entre l'Islam et le Christianisme, il n'en est pas de même sur la dimension eschatologique de la seconde venue du Credo : « Il reviendra dans la Gloire pour juger les vivants et les morts et Son Règne n'aura pas de fin. » Il y a dans l'Islam une attente messianique en la personne du mystérieux Mahdi dont la venue sera annonciatrice de la fin des temps. La vision du Mahdi diffère selon qu'il s'agisse

de l'Islam sunnite ou shī'ite, mais il semble y avoir accord sur sa fonction qui consiste à rassembler tous les croyants et à les présenter à Jésus pour le jugement dernier. Concernant la Mère de Jésus, Meriem, le Coran lui assigne aussi une place unique : « Meriem, Dieu t'a élue et t'a purifiée et Il t'a élue au dessus des femmes des mondes ». Par l'Annonciation et par sa pureté originelle, Marie est porteuse de la Parole la plus haute – *Kalimat*, le Verbe – et de la Lumière de l'Esprit le plus élevé. Et la Tradition ne placera pas Fâtima, la fille du Prophète, sur un piédestal plus haut que Marie. S'il existe donc une parfaite résolution des oppositions entre le Christianisme et l'Islam, c'est bien dans le mystère de Marie qu'elle a lieu. Et ce, aussi bien sur la question de la naissance virginale de Seyidna 'Isâ que sur celle de l'Immaculée Conception de *Meriem*.

### UNICITÉ D'ALLAH ET MYSTÈRE TRINITAIRE

C'est certainement sur ce plan que la pierre d'achoppement est la plus importante. Scandale d'ailleurs indissolublement lié à celui de la divinité incarnée du Christ dans sa relation de filiation. Dire que le « fils de Dieu » est Dieu, est un blasphème. La Trinité chrétienne apparaît donc dans le Coran comme un danger menaçant le mystère de l'Unicité d'Allah et amenant les croyants vers l'idolâtrie polythéiste. Et certes, La Trinité, Un Seul Dieu en trois Personnes distinctes, Dieu-Père, Dieu-Fils et Dieu-Saint-Esprit n'est pas une triplicité : *Quae non triplex sed trinitas et dici et credi debet* (Concile de Tolède, 675). Elle est la Suprême Unité ce qui en ce sens est parfaitement conforme à la première affirmation de la Shahadah ; il n'y a effectivement pas de divinité en dehors du Dieu Unique, Omniprésent, Omniscient et Omnipotent. La Sainte Trinité est un Mystère insondable que la raison seule ne peut percer. Et le plus loin que l'intelligence discursive puisse aller dans la saisie de ce mystère est exprimé dans la Somme Théologique de Saint Thomas d'Aquin. C'est sans doute là que se trouve la réponse concernant précisément la doctrine de l'Incarnation du Verbe répondant à la « Lancinante question » que peut poser le Christianisme à l'Islam : « Comment Dieu Infini et Tout Puissant peut-Il S'incarner en une Personne, une fois pour toutes, sans rien perdre de Son Infinité ? »

Tout d'abord l'Unicité de l'Incarnation : « La puissance d'une Personne divine est infinie et ne peut se trouver limitée à quelque chose de créé. C'est pourquoi on ne doit pas dire qu'une Personne divine ait assumé une nature humaine de sorte qu'elle n'ait pu en assumer une autre. » (III<sup>e</sup> partie, Q. 3, art, 7).

Ensuite l'Immutabilité et la « non-associativité » de l'Essence Divine : « Cette union, (de

## Quand un À-Dieu s'envisage

---

Le soufi  
Mohyieddin Ibn'Arabî  
(1240)  
considère Jésus  
comme le  
« Sceau de la Sainteté  
Universelle »,  
lui conférant ainsi  
un rôle transhistorique  
inégalable  
(Muhammad étant  
« le Sceau de la  
Prophétie »).

## Quand un À-Dieu s'envisage

l'Humanité et de la Divinité dans la Personne du Christ), n'est pas en Dieu réellement mais seulement selon la raison. Dieu, en effet, est dit uni à la créature en ce sens que la créature lui est unie sans qu'il y ait changement en Dieu.» (III<sup>e</sup> partie, Q. 2, art. 7, rép. première difficulté).

Ces dernières considérations montrent à quel point toutes les conceptions que nous pouvons nous faire de la Personne du Christ sont limitées. Il est plus grand, unimaginablement et inconcevablement plus grand. « Il y a encore bien d'autres choses qu'a faites Jésus. Si on les mettait par écrit une à une, je pense que le monde lui-même ne suffirait pas à contenir les livres qu'on écrirait. » Saint-Jean, 21, 25

### ALORS, COMMENT ENVISAGER CET À-DIEU ?

Aussi érudites et documentées soient-elles, les études comparatives des rapports entre Islam et Christianisme ne peuvent répondre à la lancinante question du « pourquoi l'Islam ». On l'a bien vu, la convergence principale se situant à l'origine dans la « soumission » d'Abraham et, à la fin, dans la perspective eschatologique de la seconde Parousie du Christ.

Ce « pourquoi » lancinant ne doit pourtant pas faire perdre de vue un point essentiel :

Contrairement aux apparences et bien que la Bible comme l'Évangile jouent un rôle important en tant que « Parole du Seigneur » pour laquelle il faut « rendre Grâce à Dieu », le Christianisme ne saurait être considéré seule-

ment comme la « religion du Livre ». C'est avant tout la « religion de la Personne », Parole qui se fait « Chair ».

En la Personne du Christ, (livré pour délivrer), l'Écriture du Verbe Divin est accomplie une fois pour toutes et de toute éternité.

### L'À-DIEU NE PEUT S'ENVISAGER QUE PAR CELUI QUI DIT À LA SAMARITAINE :

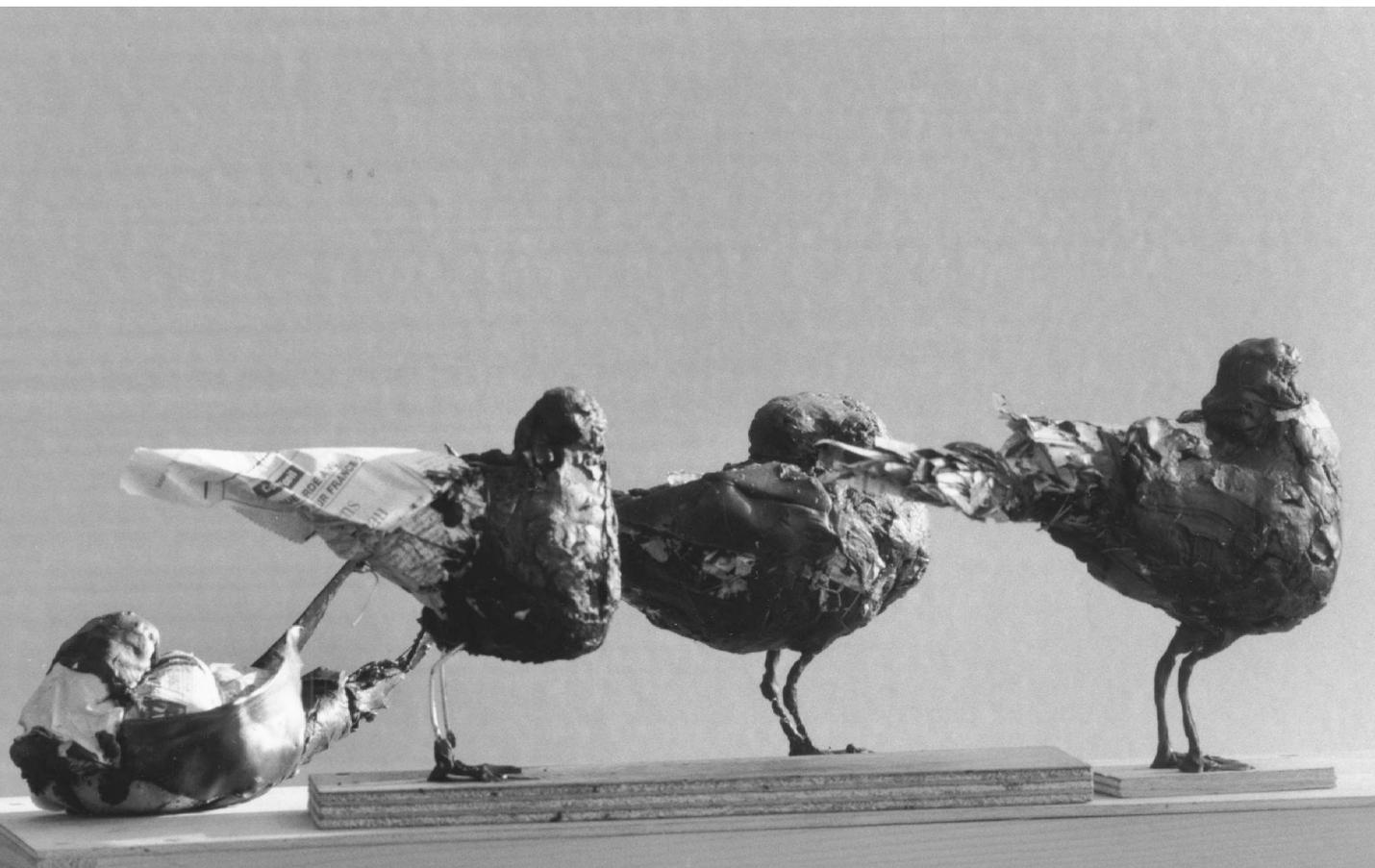
« Crois-moi, femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. [...] Mais l'heure vient, et c'est maintenant, où les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car tels sont les adorateurs que cherche le Père. » (Jean 9, 21 –23). Et cela, bien entendu, par la médiation de Marie, la Toute Pure, l'Adoratrice parfaite dont on a vu l'importance qu'elle a dans l'Islam.

Plus que jamais, tout laisse à croire que L'Église universelle, l'Assemblée des fidèles qui adoreront le Père effectivement en Esprit et en Vérité est encore dans les prémices de l'enfantement (cf. Apocalypse XII, 1 –17). Mais comme nous l'annonce le Maître par la plume de Saint Jean, « toutes les brebis des autres enclos écouteront Sa voix et seront menées par un seul Pasteur. » Lui, et Lui Seul.

C'est seulement dans cette inébranlable Espérance que cet À-Dieu est déjà réalisé.

PIERRE PETRUS

La Trinité,  
Un Seul Dieu  
en trois Personnes  
distinctes, Dieu-Père,  
Dieu-Fils et  
Dieu-Saint-Esprit  
n'est pas une triplicité :  
*Quae non triplex sed  
trinitas et dici et credi debet*  
(Concile de Tolède, 675).  
Elle est la Suprême Unité  
ce qui en ce sens est  
parfaitement conforme  
à la première affirmation de  
la Shahadah.



Hortense Damiron

# La voix du chant d'Amour des fils d'Arabie

## La « Haute-contre » littéraire

L'Arabie fut très mal connue des Anciens : Hérodote, Strabon et Diodore de Sicile fournissent très peu d'informations ; Ptolémée semble être le seul auteur de l'Antiquité qui ait eu quelque notion de la contrée.

Les Romains, quant à eux, croyaient qu'elle produisait les épices, les parfums, les étoffes et les pierres précieuses qu'en réalité elle recevait de l'Inde et de la Chine. Plusieurs fois, l'impérialisme romain tenta sa conquête, mais il s'y cassa les dents ; les hordes nomades ne pouvaient pas être assujetties.

Géographiquement, les Anciens divisèrent l'Arabie en trois régions : l'Arabie *pétrée* (« couverte de pierres »), comprenant la région comprise entre la Palestine et la mer Rouge ; l'Arabie *déserte*, composée du grand désert étendu des confins de la Syrie et de la Mésopotamie jusqu'à l'Euphrate et au golfe Persique ; l'Arabie heureuse, enfin, qui embrassait toute la partie méridionale comprise entre la mer Rouge et le golfe Persique.

Éleveurs groupés en tribus, les Arabes furent des guerriers intraitables, hospitaliers et généreux, comme il se doit. Leurs femmes passaient pour admirables ; au début du XX<sup>e</sup> siècle, on célébrait encore les contours gracieux de leurs membres, les proportions remarquables de leurs mains et de leurs pieds et leur démarche superbe.

Aujourd'hui, l'Arabie se réduit à la peau de son propre chagrin, espèce de marocain tenu pour être l'un des portefeuilles les plus épais ; le monde moderne veut croire qu'elle ne produit que le pétrole. Plusieurs fois, l'impérialisme occidental a tenté ce qu'il a pu contre elle ; il en a fait son boer et, après l'avoir pourri jusqu'à la moelle de la soumission au gangstérisme, s'étonne qu'il soit rance... Et, peut-être bien, se cassera-t-il les dents à son tour.

Sous l'impulsion du Prophète — sur Lui le Salut et la Paix — les Arabes furent rassemblés sous la bannière de la Soumission à Dieu : *l'islâm*. Immédiatement après sa mort (632), les quatre premiers califes annexèrent à l'Empire musulman tous les pays de langue arabe et araméenne, autrefois dépendants de Rome ou de la Perse ; puis ils conquièrent la Syrie,

l'Arménie, Chypre, la Cyrénaïque, faisant ainsi des Arabes les successeurs des Sassanides. Ensuite, le Maghreb est soumis, la péninsule ibérique, une partie de la Gaule méridionale, l'Iran, etc. Bref, la domination arabe s'étend, à l'ouest, jusqu'à l'océan atlantique, limitée au nord par les Pyrénées, et, à l'est, jusqu'aux frontières de l'Inde. Au début du VIII<sup>e</sup> siècle, certains Califats se rendent indépendants ; cependant que l'Empire proprement dit subsiste en Asie centrale, sous l'autorité du calife de Bagdad.

Ces conquêtes, conduites davantage par une autorité spirituelle que sous l'influence d'un impérialisme politique, amenèrent les Arabes à hériter des connaissances des peuples les plus anciens, ceux d'Égypte et de Babylonie, de la Grèce et de la Perse, etc. Si bien qu'ils développèrent une grandiose civilisation dont la situation géographique établissait un lien entre l'Orient traditionnel et l'Occident abandonné des dieux. D'où l'éclosion de ce que nous appelons le Moyen Âge ; il constitua, sous nos latitudes, l'ultime tentative de redressement spirituel — et cela fut après la première dégénérescence romaine, malgré les décompositions successives, de la Renaissance parodique au démocratisme morbide, en passant par celles classique, encyclopédique et révolutionnaire. Le « miracle médiéval » a rétabli en Occident une certaine autorité de l'esprit sur les temps ; or, il en subsiste des traces, ici ou là.

Sans vouloir, pour autant, occulter les réalités celtiques et norraïnes, force est de reconnaître que nous devons à cet *extrêmement* « proche » Orient d'opérantes réminiscences permettant de remonter aux universelles beautés. Parce que, en vérité, et comme l'admirable Mardrus a su nous l'apprendre, la frontière entre l'Orient et l'Occident ne se borne pas aux termes d'une géographie démographique ; elle doit se concevoir selon des données très étrangères à d'aussi triviales considérations. Les termes de rigueur en la matière, ici et pour les seuls besoins de notre propos, nous les appellerons « poétiques ». En toute rectitude, nous devrions les définir comme étant *traditionnels*, mais l'observation de cet adjectif nous entraînerait plus loin qu'il n'est nécessaire. Toutefois,

## David Gattegno

« Il fut encore procédé à des milliers de baptêmes et cette seconde conversion en masse d'un peuple revêtit une solennité dont la dimension dépassait de loin toute notion de type conquérant... Non seulement Charles était présent, avec les barons saxons, les comtes francs, mais aussi, il y avait des sheikhs arabes... Quel sens revêtait donc cette victoire chrétienne sur des « païens » pour que des musulmans y assistassent comme témoins ? C'est là un événement singulier qui ne manquera pas de passer pour stupéfiant auprès des lecteurs du XXI<sup>e</sup> siècle... » 1

1. David Gattegno  
*Charlemagne, le XIII<sup>e</sup> César*,  
Didro, 2000.

ne doutons pas que qui le souhaiterait sache retrouver les *principes* fondamentaux dans cette enchanteresse application d'eux-mêmes qu'est la *haute poésie*.

Bien des malheurs ont frappé la noble nation arabe, de la diffamation jusques aux bombes à fragmentation ; et, cependant, tout amateur de poésie vraie sait, dans le plus profond de son cœur et de son âme, que l'épithète d'élection qu'il convient d'accoler à la très mystérieuse géographie de la terre d'Arabie, est : « HEUREUSE ». Parce que cette terre n'est pas véritablement localisée ; elle s'est voulue le reflet de ce « là », « et là seulement, qu'une seule fois, le Pur Bonheur élit domicile sur la surface de la terre. »

Ainsi — de même que : « est fils de roi, tout être qui pense royalement » — est *Arabe* (« homme noble ») tout homme qui « est » *noblement* ; pareillement, est *heureuse* toute terre qui croît et prospère *heureusement*, quelles qu'en soient les dimensions, les situations et, même ! les tribulations. Il existe, d'ailleurs, des dimensions et des situations qui sont *symboliques* — elles correspondent à des dimensions et à des localisations manifestes ; c'est le cas de ce lopin de terre *arabe*, centré sur le lieu traditionnellement admis par les gens du Livre comme étant celui du Paradis terrestre, entre Tigre et Euphrate ; et c'est encore le cas de la mesure de la langue arabe, choisie par Dieu pour dicter à Son Prophète le miraculeux Koran. Et Bagdad, la *Cité de Paix*, en est la capitale, placée sous l'autorité du calife mémorable des contes, le grand Haroun-al-Rashid, père de tous les Croyants, interlocuteur d'élection de notre Charlemagne à qui il envoya les clefs du Saint-Sépulcre.

Entre parenthèses, il n'est certes pas indifférent que Charlemagne eût, en quelque sorte, fait *vérifier* la gigantesque conversion des Saxons à la foi en Notre Seigneur Jésus Christ par le « témoignage » des sheikhs de l'Islâm...

La langue arabe se caractérise par son extrême homogénéité. Sans doute, compte-t-elle plusieurs dialectes, mais ils ne diffèrent entre eux que par de très légères nuances ; si bien que, malgré la vaste étendue de pays où elle est parlée, l'Arabe de Mogador, au bord de l'Atlantique, et celui de Maskât, aux marches de la Perse, peuvent aisément se comprendre.

Bien que nous ne puissions pas savoir à quelle époque remonte cette langue admirable, car elle fut exclusivement orale à l'origine, les anciens poètes attestent que, un siècle au moins avant le Prophète — sur Lui le Salut et la Paix — elle était déjà ce qu'elle est restée, au point de vue de sa pureté. Selon J.-C. Mardrus, c'est « un problème presque impossible à résoudre que celui de cette langue préislamique parvenue alors à son extrême perfection grammaticale et prosodique sans le secours de l'écriture, et sans qu'aucun indice nous reste de

l'évolution qu'elle a subie. Nous savons seulement que seule la mémoire des nomades lui tenait lieu de grimoire et d'anthologie »<sup>3</sup>.

Ce nonobstant, l'écriture, en tant que *calligraphie*, constitue un degré suprême de culture. Sous les Califes Omméiades et Abassides, au temps de la plus grande splendeur musulmane, on la mettait sur le même rang que la Science, la Poésie et le Chant. En tant que cette « écriture » est un art, en quelque sorte, spécifique, il ne nous occupe pas ici ; mais il fallait l'évoquer afin de ne pas confondre son acception authentique avec celle à laquelle nous avons réduit ce mot d'« écriture » : d'une part, une technique permettant de fixer matériellement ce que notre mémoire déficiente est devenue incapable de retenir et, d'autre part, un intermédiaire pour communiquer ce que plus aucune voix ne nous récite. Il s'agit donc d'une rédaction ou, plus exactement, d'une *traduction* alphabétique et, de plus, pour nous autres *roumis*, en un autre langage.

À notre adresse, et usant de la « langue verte » destinée à qui doit *mûrir* un peu en son entendement, le très excellent Mardrus avertit le lecteur *profane*, lequel, du reste, précise-t-il malicieusement, « n'a pas été prévu » : « S'il désire s'instruire dans la foi musulmane, il n'a qu'à apprendre l'arabe et à retenir par cœur, en arabe, comme tout le monde, les cent quatorze sourates du Livre de Noblesse. »<sup>3</sup>

Profitons de cette incidente pour expliquer certaine disposition typographique : les sourates furent collationnées sans tenir aucun compte de leur date de révélation, mais rangées des plus longues aux plus courtes, disposées dans le sens d'un triangle renversé. C'est pourquoi tous les livres et manuscrits musulmans ont une dernière page dont les lignes finales affectent une forme triangulaire : « C'est le triangle symbolique de la ferveur et de la sauvegarde. Par la vertu de ce triangle, tout auteur, même d'un livre profane, se met à l'abri de ses propres errements. »

Il n'est pas indifférent de savoir que le triangle versé est également le symbole du *cœur*, d'autant que la poésie à la lecture de laquelle nous voulons appeler ici nos lecteurs est poésie *d'Amour*...

Parlons maintenant du français ayant accueilli la langue arabe originale des contes.

Mardrus parle de la « tâche ingrate » consistant à « essayer de rendre les effets de cette prose inouïe dans une langue étrangère, et surtout dans la langue française, si contenue, si intransigeante, si sévère » ; cette langue française qui, poursuit-il, « quand il s'agit de style sublime, devient plus intransigeante encore et se referme ». « Le sublime français est plutôt entre les lignes que dans les mots ; il est dans l'espace qui sépare les mots et dans leur silence. Comment donc faire entendre, dans

« Or, c'est dans cette  
Île de Cristal,  
prodige et étonnement  
entre les  
contrées transmarines,  
et là seulement,  
qu'une seule fois  
le Pur Bonheur  
élit domicile  
sur la surface de  
la terre. »<sup>2</sup>

« Le lecteur profane  
n'a pas été prévu.  
S'il désire s'instruire  
dans la foi musulmane,  
il n'a qu'à  
apprendre l'arabe  
et à retenir  
par cœur, en arabe,  
comme tout le monde,  
les cent quatorze  
sourates du  
Livre de Noblesse. »<sup>3</sup>

2. Le Marié magique,  
in Contes arabes,  
Pardès, 2000.

3. Idem,  
Quelques indications,  
in Le Koran,  
Fasquelle, 1925.

notre sobre langue, si impressionnable et susceptible, le jet continu et formidable des grandes orgues asiatiques?»<sup>3</sup>

Pareille opération présuppose une connaissance équivalente de l'une et de l'autre langue; mais, quelle équivalence établir entre une langue maternelle, «profondément enfoncée», et une langue ultérieurement apprise, fût-ce parfaitement? Au point de vue du «terroir de la race», il ne peut censément n'y en avoir guère; sauf à imaginer le cas des flancs et du sein qui seraient distincts: une mère génitale et une mère laitale, permettant une sorte d'ambilinguistique comparable à l'ambidextérité d'un Léonard de Vinci, par exemple... Or, tel est bien le cas présenté par Joseph-Charles Mardrus, sans que l'on pût, au juste, dédier assurément l'une des deux langues au ventre maternel ou au sein nourricier.

Toujours est-il que, pour ces *Contes arabes*, tout comme pour les *Mille Nuits et une nuit*<sup>4</sup>, Mardrus a tout d'abord recueilli à la source, retenu dans sa mémoire et rédigé ensuite, en arabe, pour, enfin, réécrire, en français cette fois. Or, cela revient très exactement à raconter. En effet, le «traditionnaire» rapporte ce qu'une autre bouche lui a transmis, exactement comme le Mardrus français écrit ce que le Mardrus arabe lui a dicté...

La langue mardrusienne, pour française qu'elle soit, est disposée comme les tuyaux des orgues asiatiques, elle articule dans le même gosier les phonèmes arabes et les phonèmes français; parce que la poésie est affaire de gorge, cette gorge qui pigeonne au centre cardiaque de l'Être.

Le Dr J.-C. Mardrus reçut certaines initiations sur lesquelles il a su rester parfaitement discret, respectant ainsi les hauts secrets qui lui furent transmis. En cet idiome des *Roumis*, dont il soumit la cadence aux entêtantes ivresses des parfums d'Arabie, Maître de l'Écriture, authentique détenteur du calame, «le plus humble des soufis» — comme il se désignait parfois — a transfusé la sève des délicatesses orientales dans la substance même des lettres françaises. Désormais, les récits inouïs rapportant les symboles initiatiques attachés aux plus profonds mystères des opérations de l'Amour peuvent nous donner accès à cet état d'enthousiasme appelé «*dilatation du cœur*»...

Nulle érotomanie — malgré les odieuses tromperies qu'une critique malotruie voulut répandre — moins encore de «magie sexuelle» comme d'autres, en mal de frissons vulgaires, pourraient le croire, mais, très simplement — phrase mesurée, mot juste, syntaxe idéale: la récitation du corps, amant de son âme, en son cheminement vers l'esprit, selon la *Voie amoureuse*.

Ce sont des merveilles, c'est un enchantement, voilà le livre que nous proposons ici, après des décennies de «discrétion»... Gageons que des lecteurs, exaltés, reconnaîtront là cer-

taine *révélation* (!) après laquelle ils soupiraient confusément... Désormais, plus de soupir, plus de confusion, rien que clarté, exaltation, *beauté*!... Mais «Allah est plus beau», encore plus beau...

Nous avons voulu répéter cela, une année après la publication de ce recueil, après bien des années de batailles pour réussir à le faire publier; nous avons voulu répéter cela pour porter poétiquement atteinte, avec toute la violence guerrière dont le pur Amour est chargé, avec toute la fureur éternelle de la poésie, éternellement armée contre les simagrées puritaines, contre les exhibitions pornocrates, contre les dégénérescences raciales, contre ce satanisme globalisateur qui spécifie les brutes, le plus souvent avachies mais, en ce moment, éhontément ragaillardies par la paillardise des codes génétiques et de l'anthropométrie correctionnelle.

À quoi voulons-nous porter atteinte? se demandera-t-on. Mais à *tout*, à tout ce qui n'est pas inspiré par les splendeurs de la Création et par son Éternel Créateur; or, comme elle est la plus belle pour louer Le Clément, Le Miséricordieux, la langue arabe est forcément la plus tranchante pour insulter les abjections de l'esprit; d'ailleurs, la seule expression de la beauté constitue un tombereau d'insultes déversé sur la crapule...

*Inchallah...*

DAVID GATTEGNO

SELON LES TEXTES  
ET LA TRADUCTION DU

DR JOSEPH-CHARLES MARDRUS

## CONTES ARABES

La Reine de Saba

Prémices — La Reine de Saba.

Histoire charmante de  
l'adolescente Sucre-d'Amour.

L'Oiseau des Hauteurs

Prélude — L'Oiseau des Hauteurs.

Le Marié magique

Le Marié Magique — Sourate de la Sublimation

Histoire de la Reine du Nil

Histoire du Scharroukîn et Baladân

Histoire de l'Adolescente de

l'Île de Cristal.

14 x 2, 256 p. — 21,34 € (140,00F)

ornementations marginales

**éditions Pardès**

B.P. 47

45390 Puiseaux

## La voix du chant d'Amour des fils d'Arabie

«Nous ne nous inquiétons que des fils de rois, uniquement, Or, de droit acquis, est fils de roi tout être qui pense royalement.»<sup>5</sup>

4. Traduites par J.-C. Mardrus, entre la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les premières années du XX<sup>e</sup>; traduction aujourd'hui disponible aux éditions Robert Laffont, coll. «Bouquins».

5. J.-C. Mardrus, Prémices de La Reine de Saba, in op. cit.

# Chroniques d'actualité

## Arnaud Guyot-Jeannin

Prince de la provocation, Dali était loin d'être fou. Provoquer l'Esprit en attendant le Saint-Esprit, telle aurait pu être sa maxime existentielle.

### L'AMBIVALENCE DE LA FOLIE DALI

*L'état d'esprit de Salvador Dali n'était pas tout à fait celui de la Contrelittérature : « Avida Dollars », comme le surnomma André Breton, aimait trop faire de l'esprit comme on joue aux machines à sous. Son appartenance au surréalisme, de même que son aveugle vénération pour la Renaissance, auraient suffi à nous le rendre suspect, s'il n'y avait dans certaines de ses paroles des fulgurances éclatantes, de véritables traits de lumière qu'Arnaud Guyot-Jeannin, après avoir savouré « Dali parle », un extraordinaire CD proposé par les Éditions Rémi Perrin, s'est complu à mettre ici en exergue.*



« L'unique différence entre moi et un fou, c'est que je ne suis pas fou. Bonjour ! » proclame d'entrée de jeu Salvador Dali. Le ton est donné. En écoutant ce compact disque exceptionnel – très judicieusement réédité par Rémi Perrin – de quarante-deux minutes d'entretien radiophonique enregistrées il y a trente ans, on ne peut que souscrire à cette affirmation un peu péremptoire mais bien réelle.

Prince de la provocation, Dali était loin d'être fou. Provoquer l'Esprit en attendant le Saint-Esprit, telle aurait pu être sa maxime existentielle. D'une intelligence fulgurante, d'une élégance quasi-surnaturelle et, plus déconcertant, d'une grande sagesse malicieuse,

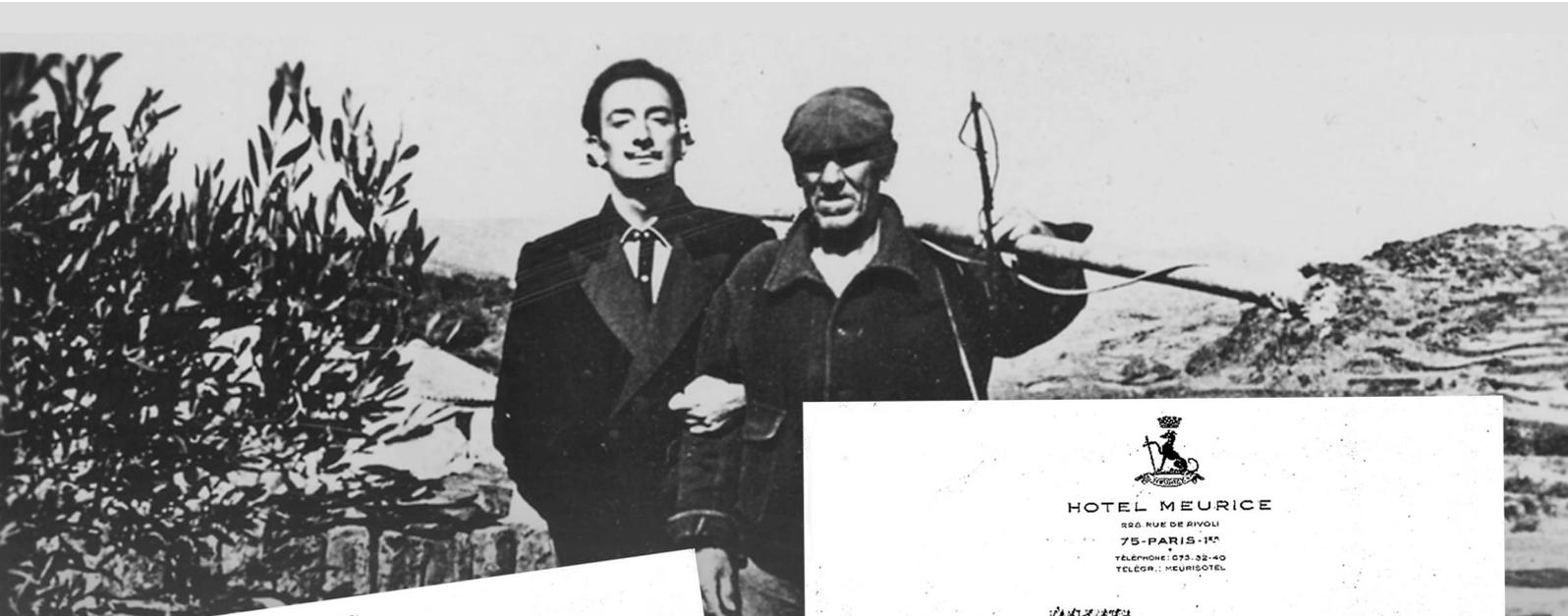
Dali multipliait les paradoxes. Lorsqu'il fait des digressions saisissantes, il recentre le sujet. Lorsqu'il transgresse les tabous, c'est pour mieux réintégrer la norme. Influencé par la psychanalyse, qu'il transcende par son catholicisme illuminé, Salvador Dali nous transporte, nous fait rire et nous incite à réfléchir. Conservateur d'avant-garde, éloigné tout autant de l'académisme pompier que du progressisme béat – couple ringard d'une modernité vieillotte – il incarne le poète-peintre, enraciné dans sa catalanité et dans son hispanité hors d'atteinte. Il rejoint alors, par sa liturgie verbale, autant sans doute que par sa peinture, l'authentique catholicité universelle.

### Ce crétin mou de Jules Verne

Traditionaliste radical, Salvador Dali représente la quintessence de l'artiste libre, nu et brûlé spirituellement, engagé sur la voie d'une Reconfiguration d'un monde perdu. Nostalgique recouvrance de l'Eden primordial en même temps qu'anticipation apocalyptique de la Parousie à venir ! Une vision christique aux antipodes de la technoscience faustienne qu'il dénonce à juste raison et à sa façon : « Chaque fois que l'on meurt, c'est la faute exclusive de Jules Verne. C'est le plus grand « représentatif » de ce que j'appelle les crétins mous. C'est un crétin mou, cent pour cent ! Maintenant évidemment, une chose me ravit dans la conquête de l'espace [...] Les astronautes seront obligés de boire leur propre pipi. » Et, au cas où on ne l'aurait pas compris, Dali réitère tout aussi scatologiquement sa satisfaction de savoir les surhommes guignolesques se réincorporer leurs propres excréments : « Mais en tout cas, ce qui est merveilleux dans cette sublime soi-disante conquête sidérale, c'est que les êtres humains soient forcés de boire leur pipi et de manger leur propre merde ». Exagère-t-il ? À peine.

### Catholique mystique et antibourgeois

Favorable à l'hibernation parce qu'obsédé par la mort, Dali s'affirme sans complexe



  
**HOTEL MEURICE**  
 226, RUE DE RIVOLI  
 75-PARIS-1<sup>er</sup>  
 TELEPHONE: 073 32 40  
 TELEGR.: MEURIBOTEL

2

A la lumière de cette méthode, je me permets de faire les suggestions suivantes :

LA COULEUR

La couleur des réelles révolutions culturelles n'est plus le rouge, mais celle de l'éméthyste, évoquant l'air, le ciel, la fluidité. C'est la couleur qui correspond au changement ~~du~~ d'ère du monde. L'ère du Verseau, qui va déterminer le prochain millénaire, verra la disparition des violences sanguinaires. Pour l'heure, nous venons d'assassiner le Poisson (Dieu est mort ! ) et son sang colore la mer bleue, donnant aux vagues cette couleur éméthyste.

STRUCTURES

La culture bourgeoise ne peut être remplacée que verticalement. On ne désenbourgeoisera la culture qu'en dépolitiserant la société et en orientant vers le haut les fonctions de l'esprit, en les redirigeant vers leur origine divine transcendante et légitime. C'est une ~~mission~~ aristocratie de l'esprit qui doit apparaître. L'homme-roi ne peut supporter à sa cour que des princes de l'esprit.

Pratiquement il convient de quantifier les monuments de la culture bourgeoise. Ne pas les détruire, mais en les charger d'une information nouvelle, modifier leur destination. Exemple : Ajouter, aux pieds du monument d'Auguste Comte, une chaise pour sa Sainte Clotilde, patronne de l'humanité selon le délire positiviste. Cette chaise pourrait être un

75-PARIS  
 TELEPHONE: 073 32 40  
 TELEGR.: MEURIBOTEL

barreau d'éméthyste rempli d'hélium dans lequel flotteraient à tour de rôle les plus belles filles nues en état d'hibernation, pour la délectation morale des étudiants voyeurs et pour la délassation de leurs expériences hallucinogènes sévèrement et scientifiquement contrôlées.

Pour le même prix, je propose de pevoiser les monuments publics de certaines villes écorées à des pompes réalisées par des artistes qui comme Picasso sont capables de célébrer l'arrivée du millénaire du Verseau.

INSTITUTIONS QUANTIFIEES

Ajouter un quantum de libido à des organismes anti plaisir comme, par exemple l'Unesco. Faire de l'Unesco un ministère de la Créatinisation publique, afin de ne pas se priver de ce qui a déjà été fait. Y inclure la louable prostitution folklorique, mais ajouter à celle-ci une forte énergie libidinieuse et spirituelle. Métamorphoser ainsi ce foyer du super ennui en une véritable zone érogène sous les auspices de Saint Louis, premier législateur de l'esour véral.

JUSTICE

Activation de commissions cybernétiques de recherches pour la résurrection et la glorification des grandes pensées victimes du matérialisme. Exemples : les roues combinatoires de Raymond Lulle, la Théologie Naturelle de Raymond de Sabonde, le traité de Paracelse, l'architecture inspirée du gothique méditerranéen Gaudi, l'hypertextologie de Francesco Pujols, la poétique anti Jules Verne de Raymond Roussel, les

  
**HOTEL MEURICE**  
 226, RUE DE RIVOLI  
 75-PARIS-1<sup>er</sup>  
 TELEPHONE: 073 32 40  
 TELEGR.: MEURIBOTEL

MUSEE

MA REVOLUTION CULTURELLE

Moi, Salvador Dali, catholique apostolique et romain, par excellence politique et spirituellement monarchiste, je constate avec modestie et jubilation que tous les élan de la jeunesse créative contemporaine se rassemblent autour d'une unique vertu : l'opposition à la culture bourgeoise.

Les plus belles et les plus profondes révolutions culturelles se sont faites sans barricades, la violence insurrectionnelle animant l'esprit seul, l'esprit maître de l'espace et du temps. C'est par des fouilles, véritables anti-barricades redonnant au passé le moyen de circuler dans l'avenir, c'est en retrouvant les débris des sculptures antiques, que s'est opérée au XVIII<sup>ème</sup> siècle la révolution culturelle nommée justement Renaissance. Toute révolution culturelle authentique doit aboutir à la révélation d'un nouveau style. Le style Louis XIV, épithète du Renaisant, fut ruiné par la révolution qui devait donner à la bourgeoisie un pouvoir avilissant. Les architectures sphériques de Ledoux, destinées aux ouvriers dans une vision lyrique, onirique et ludique de la cité, devaient être abandonnées par les bourgeois sceptiques, rationnels et fonctionnels.

J'emporte à la nouvelle révolution ce dont je dispose : c'est à dire ma méthode paranoïa critique, singulièrement adaptée, me semblait-il, à la nature heureusement irrationnelle des événements en cours.

  
**HOTEL MEURICE**  
 226, RUE DE RIVOLI  
 75-PARIS-1<sup>er</sup>  
 TELEPHONE: 073 32 40  
 TELEGR.: MEURIBOTEL

4

théoriciens de la pensée mystique traditionnelle, tous les véritables inspirés. Ne pas profaner leurs injustes tombeaux. ~~Enfermer~~ les exhumés et les enterrer de nouveau, mais dans le plus somptueux des mausolées futuristes, imaginés par Nicolas Ledoux.

NOTE

Là où passe la révolte révolution doit pousser la fantastique.  
 Paris, samedi 18 mai 1968  
 SALVADOR DALI

---

« La bourgeoisie,  
ce n'est que le triomphe  
de la  
Révolution française  
qui a guillotiné  
l'aristocratie et qui  
a mis en place  
les bourgeois. »

DALI

---

les anglo-saxons et  
notamment l'américain  
Benjamin Franklin  
sont « les plus grands  
pétomanes du monde ».  
Nous voilà rassérénés  
quant à la puanteur  
de l'impérialisme.

## *Dali parle,*

CD PPC 003.

15 € + 1,52 € de port  
(95 F + 10 F).

**éditions**

**Rémi Perrin,**

46, rue Sainte-Anne,  
72002 Paris  
Tél: 01 49 26 91 97

catholique. Le 18 mai 1968, depuis l'hôtel Meurice où il séjournait, n'avait-il pas écrit une lettre-manifeste intitulée *Ma révolution culturelle?* Affirmant salutairement et sans ambages: « Moi, Salvador Dali, catholique apostolique et romain, par excellence apolitique et spirituellement monarchique, je constate avec modestie et jubilation que tous les élans de la jeunesse créative contemporaine se rassemblent autour d'une unique vertu: l'opposition à la culture bourgeoise ».

Les événements de mai terminés, il s'apercevra que cette jeunesse était illusoirement anticonformiste. À ce propos, Dali voyait, un peu coquettement, à travers les hippies fanatiques de son œuvre, un retour libertaire à l'esprit médiéval. Il dit comprendre la jeunesse dans son hostilité envers la société de consommation, mais la trouve limitée et encore trop encombrée d'exotisme petit-bourgeois. Son point de vue est radicalement aristocratique. Il propose alors en faveur de cette jeunesse de « réinstaller le pèlerinage, au lieu d'aller au Népal, à Santiago de Compostelle [...] avec une légère codification des drogues ». Mais il ajoute elliptiquement qu'il ne fume pas et ne se drogue jamais: « Moi, vous savez que je ne bois que de l'eau minérale ». Et il est vrai qu'on ne le prit jamais en défaut.

Le catholicisme baroque de Dali, qui pourrait sembler hérétique à plus d'un, s'avère en fait conforme à la tradition des grands mystiques et saints de l'humanité qui se tiennent sur un fil entre le Bien et le Mal. En réalité, tout au long de ces quarante-deux minutes, Dali, le pécheur mégalomane, se livre comme dans un confessionnal. Par exemple, il confesse, avec une drôlerie feinte et fine, roulant les « r » comme aucun autre, que l'une de ses sources d'inspiration paroxystique demeure le cyclisme et plus particulièrement le Tour de France: « Moi, ce mois-ci, je bave de satisfaction. Je voudrais que l'humanité entière soit montée en bicyclette, en train de monter des cols et des côtes, pendant que moi je bave de satisfaction en train de peindre mon futur chef-d'œuvre. Alors ce serait le moment le plus jésuitique de ma vie. »

### Pour un retour à un ordre traditionnel

Dali sait que, parfois, être contre soi-même, est la garantie d'une objectivité supérieure. C'est ainsi qu'il vitupère la bourgeoisie à laquelle il appartient socialement: « Quand j'étais jeune, la première chose que j'ai faite, c'est de devenir un traître. J'ai trahi d'une façon sensationnelle ma classe d'origine qui était la bourgeoisie pour me livrer corps, armes et bagages à l'aristocratie. C'est pour ça que depuis, mon attitude paraît paradoxale, parce que je dis toujours que je suis pour l'aristocra-

tie, que je suis pour l'anarchie et que je suis monarchique. » Il enfonce le clou en pourfendant la république bourgeoise née de la Révolution française – dont nous sommes encore prisonniers – et propose une alternative pour en sortir: « La bourgeoisie, ce n'est que le triomphe de la Révolution française qui a guillotiné l'aristocratie et qui a mis en place les bourgeois. Donc, traître comme je suis, j'ai l'honneur de proclamer que la jeunesse [...] a la solution dans la grande tradition mystique de l'Espagne. Il y aura ou les princes du sang ou les nouveaux princes de l'intelligence et de l'esprit ». Optimisme prophétique?

Dali dit ne posséder de l'argent que pour mieux s'en affranchir. L'Amour, il le perçoit comme Fidélité conjugale: « Je n'ai fait l'amour qu'avec Gala, ma femme ». L'autre amour, il le juge beaucoup plus prosaïquement avec le sens délicat de la précision: « c'est quelque chose d'inconnu qui rentre par l'œil et s'écoule par l'extrémité du sexe en forme de gouttelettes plus ou moins généreuses de foutre ». De toute façon, il s'estime impuissant, comme Michel-Ange et tous les génies et grands créateurs. Selon Dali, le génie naît de l'impuissance. Il explique ce phénomène par la sublimation nécessaire que l'artiste effectue dans son acte créateur. On comprend mieux la fascination du maître pour la pureté originelle et l'archétype angéologique: « C'est ce qui me fait le plus bander [...] Nous sommes tous destinés à devenir des anges! »

### La Métaphysique du pet

Essentialisant toujours le détail, Salvador Dali poursuit sa quête de vérité à travers la métaphysique du pet. Spécialiste des questions digestives, il s'avère posséder une littérature sommitale concernant ce sujet primordial – un des grands thèmes de la haute lignée rabelaisienne... Ainsi, il nous apprend qu'il existe un musée du pet à Palerme, que la période historique prépondérante dans ce domaine fut la Renaissance, que sa musicalité abrupte détermine en partie l'existence des hommes et que le parfum qui s'en dégage permet de procéder à une identification du pays. La psychologie des peuples par l'étude du pet en quelque sorte! De ce point de vue, les anglo-saxons et notamment l'américain Benjamin Franklin sont « les plus grands pétomanes du monde ». Nous voilà rassérénés quant à la puanteur de l'impérialisme.

### La liberté dans la mort

La mort occupe la première place dans la vie et la vision du monde daliniennes. C'est pourquoi Dali fait l'apologie de l'hibernation. Se référant particulièrement aux écrits de saint



constitué de digressions, plus ennuyeuses les unes que les autres, sur les États-Unis, l'Islam, Ben Laden qu'il admire, Michel Houellebecq qu'il jalouse ou Loft Story qu'il stigmatise. Quel courage ! Hors-sujet, Nabe est hors-sujet ! Il nous vend un livre de mystique sur l'Apocalypse, alors qu'il s'agit d'un journaliste qui donne sa vision du monde. Mais cela ne fait rien : il a réussi un joli coup médiatique. Une escroquerie spirituelle et littéraire menée de main de maître.

Au moins aura-t-il rappelé quelques vérités en intervenant à la télévision chez Thierry Ardisson où il se fit le pourfendeur du mode de vie américain et de son impérialisme ethnocidaire. Vérités que l'on peut retrouver, par bribes, dans sa petite escroquerie : « La caractéristique des Américains est que tous les clichés qu'on colporte sur leur compte sont justes [...] – Les Américains vivent dans le plus petit pays qui soit : mon ghetto, ma maison, ma voiture, ma télé, mon chien et mon frigo. » Avec son style coutumier un peu poseur, le méchant nabot fait parfois illusion. On aimerait cependant que de telles idées soient défendues par un homme à l'âme de chevalier et non par un de ces cultivateurs du Mal que s'est choisi le monde moderne.

#### Baudrillard pataphysicien

D'une toute autre facture sont les *Entretiens* de François L'Yonnet avec Jean Baudrillard intitulés *D'un fragment l'autre* (Albin Michel). Le pataphysicien nietzschéen Baudrillard s'y montre toujours adepte d'un nihilisme transgressif, seul capable sans doute de le maintenir en vie. Une vie de mort-vivant, tant Baudrillard se révèle un intellectuel froid, s'efforçant de rationaliser la folie incandescente d'un Antonin Artaud dont il a subi l'influence mais dont il ne peut rejoindre la folle exigence artistique. Il l'avoue d'ailleurs, un peu malgré lui, quand il admet : « Artaud, c'est l'extrémité, l'extrême limite d'une métaphysique devenue cruelle, mais il y a encore l'ombre d'un espoir métaphysique, il y a une récrimination sauvage qui est de nature métaphysique, alors que la pataphysique, comme son nom l'indique, a balayé cela ». A une autre question, Baudrillard répond ensuite qu'il choisit le Mal fatal contre le Bien rédempteur : « J'oppose à l'idée que tout va mal, mais que foncièrement tout est destiné à aller vers le bien, l'idée de destin qui est celle du mal. Prendre le parti du mal, en gardant l'idée que toute énergie vient de là, est une vision manichéenne, voire cathare ». En bon disciple de Georges Bataille et de sa *Part Maudite*, mais sans son appétence pour l'expérience du salut, il poursuit tragiquement : « Le mal est à l'origine du monde créé. Dieu, s'il a créé le monde en fonction du bien, s'est quand même heurté à une matière

aussi forte, sinon plus forte que lui. Il a un peu raté la création ». Et Baudrillard de s'en féliciter. Un monde *normal* serait évidemment trop ennuyeux pour lui. Témoignage d'un orgueil « luciférien » qui a au moins le mérite de la franchise. Ceci dit, on lira avec profit toute son analyse sur l'immersion de notre société dans le visuel ou le virtuel (« On parle de virus de l'information, mais c'est l'information qui est le virus ! ») et sur la nécessité de se doter d'une « pensée virale » dans un monde de plus en plus centré sur lui-même et qui ne tolère plus que lui-même.

Les constats de Jean Baudrillard sont toujours très justes et ses critiques le plus souvent pertinentes. C'est sa vision négative du monde et les conclusions chaotiques qui en découlent que nous rejetons mais son œuvre en elle-même est incontournable et réellement subversive dans notre monde conformiste. À lire impérativement avec le discernement du juste.

#### Girard versus Satan

À l'opposé de Baudrillard se trouve le judéo-chrétien René Girard. *Celui par qui le scandale arrive* (Desclée de Brouwer) est un titre fort bien choisi qui, sous forme de périphrase, désigne l'auteur lui-même. Satanologue confirmé après la parution de son précédent ouvrage, *Je vois Satan tomber comme l'éclair* (Grasset), René Girard revient sur son thème de prédilection : la rivalité mimétique et son corrolaire Satan « qui fait fonctionner les astuces mimétiques et qui en est le maître ». Pour Girard, les rapports humains sont essentiellement des rapports d'imitation, de concurrence. « De toutes les menaces qui pèsent sur nous, la plus redoutable, nous le savons, la seule réelle, c'est nous-même. Cette vérité se fait tous les jours plus éclatante, car, tous les jours, notre violence augmente », observe-t-il avec lucidité. C'est à partir de ce constat anthropologique qu'il soutient sa thèse : « Le vrai secret du conflit et de la violence, c'est l'imitation désirante, le désir mimétique et les rivalités féroces qu'il engendre ».

Dans la société moderne où l'égalité est tant vantée et les rapports utilitaristes et marchands tant pratiqués, chacun veut être plus égal ou plus riche que l'autre. D'où un ressentiment pathologique entraînant un cancer du tissu social. On envie l'autre pour ce qu'il a, autrement dit pour ce qu'il est. C'est alors le facteur de la *ressemblance* qui provoque la guerre de tous contre tous et non celui de la *différence* où chacun est intégré à une sphère d'appartenance déterminée. C'est pourquoi les sociétés hiérarchiques traditionnelles étaient bien plus justes que nos sociétés égalitaristes modernes. Misère du matérialisme ! Ne pas entrer dans la spirale de dépendance agressive avec autrui équivaut à éviter la « spirale mimé-

---

Les constats de Jean Baudrillard sont toujours très justes et ses critiques le plus souvent pertinentes. C'est sa vision négative du monde et les conclusions chaotiques qui en découlent que nous rejetons.

---

« De toutes les menaces qui pèsent sur nous, la plus redoutable, nous le savons, la seule réelle, c'est nous-même. Cette vérité se fait tous les jours plus éclatante, car, tous les jours, notre violence augmente. »

RENÉ GIRARD

**JEAN BAUDRILLARD,**  
*D'un fragment  
l'autre,*

168 p., 14,94 € (98 F)

**éditions**  
**Albin Michel**

**LA MODERNITÉ?  
THIBON, DE CORTE ET HANI  
RÉPONDENT.**

***Pour que la Tradition, c'est-à-dire la permanence de l'esprit et de la réalité des choses, soit à ce point ébranlée de nos jours, il faut bien que notre modernité relève d'un cycle démoniaque: Gustave Thibon, Marcel de Corte et Jean Hani nous le démontrent. Leur pensée respective repose sur une anthropologie traditionnelle qui s'enracine dans la réalité spirituelle et populaire de l'homme.***

**Réalité traditionnelle contre perversité moderne**

Il y a toujours eu des hauts et des bas dans l'histoire. Jacques Bainville assénait même à son époque que « tout s'est toujours très mal passé ». Mais nous n'avions jamais encore dépassé le stade de décadences épouvantables et meurtrières. Or, aujourd'hui, c'est fait ! Nous connaissons le règne de l'ignorance massifiée et de la « falsification » normalisée qui semble emporter toutes les âmes, esprits et corps sur son passage. C'est ce que confie, dans un ouvrage réédité aujourd'hui par les Éditions du Rocher, Gustave Thibon à Philippe Barthelet : « Nous assistons dans tous les domaines à une diminution du coefficient de réalité, dans le bien et jusque dans le mal : tout ce que le péché pouvait avoir d'épaisseur personnelle et charnelle disparaît. Autrement dit, nous vivons dans le monde infiniment plat, prophétisé par beaucoup d'auteurs, un monde qui se caractérise par une perte complète de la troisième dimension, l'éclipse totale de la verticalité... »

René Guénon annonçait déjà avant-guerre *La crise du monde moderne*, mais c'est après-guerre, en 1949, alors qu'il s'agit de reconstruire le monde, que le philosophe belge catholique Marcel de Corte publie son fameux ouvrage, réédité aujourd'hui chez Rémi Perrin, *Essai sur la fin d'une civilisation*. Réquisitoire implacable contre la « dissociété », doublé d'une vision du monde exigeante mais réaliste, cet essai capital vaut par sa très solide argumentation. Un ouvrage où chaque phrase pourrait servir d'aphorisme. Qu'est-ce que la « dissociété » dont parle Marcel de Corte ? C'est une société brisée et invertie où l'on « a dissocié en l'homme les composantes de sa nature et les sources de son action ». Autrement dit, c'est lorsque l'homme « dévitalisé » fonctionne par « automatisme », en séparant l'esprit de la vie. Alors, cet homme déraciné meurt spirituellement et culturellement et la civilisation avec lui. En effet De Corte nous rappelle que « Le propre d'une civilisation véritable est de rassembler organiquement, dans une unité différenciée,

tique » mortifère. S'élever au-dessus de soi-même plutôt qu'au-dessus des autres, en se soumettant uniquement au Dieu d'amour incarné il y a plus de deux mille ans en la personne de Jésus Christ, est le commandement auquel tout chrétien doit répondre en conformité, comme le souligne René Girard, avec « le dixième Commandement, qui dit finalement ceci : le désir mimétique est interdit. Le Décalogue contient déjà cet interdit ».

Prenant d'ailleurs la défense du Christ, premier bouc émissaire de l'humanité, c'est-à-dire du parti des persécutés contre les persécuteurs, Girard reconnaît : « [...] – dans les Évangiles, la révélation de la divinité de la victime se produit seulement dans la petite minorité dissidente et non dans la majorité persécutrice ». Cela ne signifie pas, en revanche, qu'il faille, comme le fait René Girard en systématisant sa défense légitime du bouc émissaire, rejeter tout conflit politique ou géopolitique. Si celui-ci existe, ou s'avère nécessaire, le critère « ami-ennemi » élaboré par Carl Schmitt reprend selon nous tous ses droits, même si l'on doit œuvrer au maximum pour l'éviter.

« Comment peut-on encore parler de René Girard après Auschwitz ? », cette question – mentionnée par Stella Barberi dans son entretien avec l'auteur – qui agita de nombreux cénacles d'intellectuels, témoigne de la dimension révolutionnaire des thèses girardiennes. En effet, si le Christ est le premier bouc émissaire historique et que les autres ne font que dépendre de lui, alors la Shoah ne constitue plus la spécificité génocidaire archétypale.

Si les deux tiers de l'ouvrage sont convainquants, nous restons cependant dubitatif lorsque Girard utilise l'expression de « judéo-christianisme » qui demeure pour nous ambiguë, d'autant plus que l'auteur montre bien dans un passage particulier en quoi christianisme et judaïsme divergent religieusement. Autre problème : à trop insister sur la présence du Mal chez l'homme (et dans ses relations avec les autres), le chrétien darwinien qu'est René Girard ne voit plus très bien comment celui-ci pourrait surmonter celui-là. Il le confie d'ailleurs d'une manière qui ne saurait nous convaincre : « Le triomphe de la Croix est le fait d'une infime minorité ; de sorte que, même si Satan est vaincu à chaque fois qu'un individu est sauvé, son pouvoir demeure. Vous voyez, c'est mon jansénisme qui ressort ». La vertu de l'espérance chrétienne cède ainsi le pas à un péché originel surplombant d'où toute rédemption semble exclue. Pourquoi ne pas choisir la voie du défi ? Celle qui consiste, comme l'enjoint le Nouveau Testament, à se mettre à la ressemblance de notre Seigneur afin d'être sauvé ? N'est-ce pas encore une trop grande fascination pour le Mal que de lui accorder plus de force que le Bien ?

**MARCEL DE CORTE**

*Essai  
sur la fin d'une  
civilisation*

188 p., 16,5 € (99 F)

**éditions  
Rémi Perrin**

**JEAN HANI**

*Le monde à l'envers.*

Essais critiques sur la  
civilisation moderne,

222 p., 22 € (140 F).

**éditions de  
l'Âge d'Homme**



Hortense Damiron  
Photo: Tilia Zboril

« Tout ne pourra venir,  
encore une fois,  
que d'individus  
intérieurement libérés  
du Gros Animal,  
qui, de proche  
en proche,  
formeront  
de petits groupes  
à partir desquels  
les choses  
s'ordonneront  
à nouveau. »

GUSTAVE THIBON

des individus qui, sans sa présence, seraient voués à l'identité dans la séparation ».

### ***Monde à l'endroit ou monde à l'envers***

La diversité culturelle intégrée à l'unité spirituelle fonde une civilisation réelle. La Royauté Sacrée ainsi que le Saint-Empire du Moyen-Âge en sont les modèles. L'épanouissement de l'homme passe alors par son enracinement dans sa terre et sa complicité avec le ciel. Ainsi il appartient tout autant à une communauté populaire de base qu'à la religion universelle chrétienne. Une civilisation digne de ce nom associe proximité et universalité, immanence charnelle et transcendance spirituelle. La vie s'entend à partir des cycles où la nature meurt et renaît en permanence. Le « rationalisme dissociateur », qui a étendu la théorie pratique kantienne de l'autonomie du sujet à toute la société, en est le parfait contrepoint. C'est *Le monde à l'envers* comme l'indique le titre même du dernier ouvrage de Jean Hani (*L'Âge d'Homme*). Marcel de Corte y est cité en référence. Normal, puisque l'un et l'autre annoncent à nouveau un monde à l'endroit : « Il faut que l'ancien cycle s'achève pour que le nouveau cycle commence [...] – L'avenir est aux saints et aux héros, visibles et invisibles à la fois. Il suffit d'ouvrir les yeux ».

Chrétien guénonien et antimoderne de toujours, Jean Hani va dans le même sens que Marcel de Corte lorsqu'il affirme : « Toute civilisation vivante et normale est un rapport de l'homme à l'être et en particulier, à l'être concret. Jadis on plongeait ses racines dans le réel, sans

le savoir : il y avait un pacte entre l'homme et l'univers au fond de l'âme ». Or ce pont, entre la Terre et le Ciel a été rompu tendancieusement à partir de la Renaissance. C'est pourquoi Jean Hani célèbre la royauté médiévale, la figure impériale de Dante, la France du Saint Graal et du Sacré Cœur et l'Église traditionnelle.

### **Une élite chrétienne traditionnelle**

*Entretiens avec Gustave Thibon* par Philippe Barthelet déçoit surtout parce que le journaliste interrompt trop systématiquement le sage-paysan qui peut à peine exposer sa pensée. Barthelet, bien malgré lui, coupe tout souffle, enlève toute la sève des propos thiboniens. Excepté les quatre chapitres consacrés à la poésie et un dernier chapitre extraordinaire portant sur « La mémoire amnésique », le livre se présente comme une introduction rapide à la vie et à l'œuvre de Gustave Thibon. Cependant le dernier chapitre reste particulièrement intéressant par l'audace dont Thibon y fait preuve. Il exerce d'abord son tir sur l'uniformisante et maligne modernité pour finalement conclure : « Tout ne pourra venir, encore une fois, que d'individus intérieurement libérés du Gros Animal, qui, de proche en proche, formeront de petits groupes à partir desquels les choses s'ordonneront à nouveau ». Tout est dit !

ARNAUD GUYOT-JEANNIN

**RENÉ GIRARD,**

***Celui par qui  
le scandale arrive***

(suivi d'un entretien avec  
Maria Stella Barberi)

193 p., 19 € (124,63 F).

**éditions**

**Desclée de Brouwer**

# Trois questions à Philippe Barthelet sur

# Gustave Thibon

Le 19 janvier 2001, Gustave Thibon nous quittait. Aujourd'hui, sous l'impulsion de son directeur littéraire Pierre-Guillaume de Roux, *le Rocher* réédite ses *Entretiens avec Philippe Barthelet*.

Parlant de lui, Simone Weil un jour avait dit : « Vous êtes français comme on ne l'est plus depuis trois siècles. » Bel hommage de celle qui, en plein second conflit mondial, prophétisait déjà le renouveau occitan, au plus provençal des philosophes. Plus qu'une simple amitié, la rencontre de l'autodidacte ardéchois (la marque de l'honnête homme) et de la militante ouvrière normalienne fut un tournant dans l'histoire des idées. De ces moments cruciaux demeurés inconnus du plus grand nombre qui déterminent le passage à un niveau de conscience supérieur. C'est Thibon qui fit connaître Simone Weil à titre posthume, une fois la paix revenue. C'est encore lui qui, en 1947, introduisit la première édition de *La Pesanteur et la Grâce*, essai majeur s'il en est. « Anarchiste conservateur », « poète métaphysicien » – l'expression est de Philippe Barthelet – Gustave Thibon (1903-2001) avait le goût de l'aphorisme et du beau style chevillé à l'âme. Lui qui disait : « Je ne peux passer une journée sans me dire et me redire des vers », savait que, depuis Platon, les dieux parlent dans la bouche des poètes. Vivant en félibre au pied de son mas, au rythme des saisons, sa vie consista à s'interroger, sur lui-même et sur le monde.

## Hors-d'œuvre : trois questions à Philippe Barthelet

**Contrelittérature :** On s'aperçoit, à travers vos *Entretiens*, que l'intérêt porté par Thibon à Maurras est réel, pourtant il a ses limites. Peut-on dire dans ce cas de Thibon qu'il était maurrassien ?

**Philippe Barthelet :** Thibon n'a jamais été maurrassien. Il a dit lui-même, non comme un regret mais comme un fait, que Maurras n'avait compté en rien dans sa formation littéraire et intellectuelle. Il ne l'a rencontré qu'à la

fin de sa vie, comme il le raconte. Il se sont rencontrés autour de Mistral, de la Provence et de la poésie. Rien de « maurrassien » au sens du catéchisme idéologique chez lui. Vous avez dû vous en rendre compte d'ailleurs, même sa conception de la royauté, de fondation poétique – et par là religieuse – est très loin de l'« empirisme organisateur ». Les deux n'ont rien à voir.

**Contrelittérature :** Autre aspect du livre, sa connaissance prodigieuse de la culture allemande, notamment de Nietzsche, ce « Pascal qui a mal tourné » et de Ludwig Klages, quasiment inconnu chez nous. Jusqu'où selon vous l'influence de l'Allemagne est-elle allée chez lui ?

**Philippe Barthelet :** Il aime l'Allemagne (mais aussi bien l'Espagne, l'Italie, la Provence dont il connaît aussi bien la culture) comme un Français peut l'aimer. Peut-être faut-il être français pour aimer l'Allemagne, en mesurer à la fois l'attrait et le danger (à l'inverse, les meilleurs parmi les Allemands sont franco-philes – ou francotropes : Goethe, Hamann, Leibniz avant eux, jusqu'à Jünger, Stefan George, Hofmannsthal, Rilke, et j'oubliais Nietzsche, Heine... Cela est un lieu commun, mais qui repose sur une profonde vérité).

**Contrelittérature :** Où placer Gustave Thibon dans le grand panthéon des intellectuels français ?

**Philippe Barthelet :** Je vous citerai seulement une phrase de Paul Barba-Négra, en 1986, pour le centenaire de Guénon, dans le Figaro Magazine : « Il y a deux traditions antagonistes en France. L'une, qui va de Voltaire à Jean-Paul Sartre, et qui est mortifère ; l'autre, qui va de Joseph de Maistre à Gustave Thibon, et qui est vivifiante. » Ce qui n'est pas si mal vu...

Propos recueillis par  
LAURENT SCHANG

## Laurent Schang

« Il y a deux traditions antagonistes en France.

L'une, qui va de Voltaire à Jean-Paul Sartre, et qui est mortifère ;  
l'autre, qui va de Joseph de Maistre à Gustave Thibon, et qui est vivifiante. »

PAUL BARBA-NÉGRA

PHILIPPE BARTHELET

*Entretiens avec  
Gustave Thibon,*

238 p., 18 € (118,07 F)

**éditions  
du Rocher**

# Le corps de Dominique de Roux

## Rémy Soulié

Le corps d'un écrivain,  
s'il n'est pas glorieux,  
demeure épiphanique :  
il manifeste,  
sur un plan naturel,  
l'union du verbe  
et de la chair.

Le langage traverse de part en part, corps et âme, le parlêtre. C'est d'ailleurs ce qui fonde en vérité le discours théologique de l'incarnation. Le corps d'un écrivain, s'il n'est pas glorieux, demeure épiphanique : il manifeste, sur un plan naturel, l'union du verbe et de la chair. Il serait tentant de voir dans *La Jeune fille au ballon rouge*, roman posthume de Dominique de Roux, un tombeau de l'auteur à lui-même adressé : le corps y reposerait, en attente de résurrection. « La mort, seule inspiratrice », disait déjà Céline... Et, en effet, la mort rôde dans ce roman hanté par des absences. Le deuil crée un trou noir que le vide et le néant se partagent. L'un et l'autre aspirent le cœur et le noient. Ici, la mort du père orchestre la leçon des ténèbres : « Son père était mort, soudain, ayant écrit, au crayon, sur un coin de journal, qu'il souffrait. [...] Il était mort de s'être rendu compte qu'on ne pouvait plus rien fonder ». Le monde moderne, en ses parodies sanglantes, ne propose que des caricatures. Ainsi le très paternel Staline émut-il Paul Éluard, le chantre de Violette Nozière, la parricide qui sut dénouer « l'affreux nœud de serpent des liens du sang ». De Roux, au rêve royal, songeait dans *Immédiatement* : « Dès qu'on a mis la main sur une ferme fortifiée entourée de dix hectares de vignes, on recommence une dynastie capétienne ». Il songeait, assurément, en poète, comme il attendit, un temps, Dom Sébastien, le roi caché du Portugal, ou comme il partagea l'illusion gaullienne d'une troisième voie, entre capitalisme sauvage et barbarie communiste. Clément, le héros de cette *Jeune fille*, prend acte de la déconstruction : le monde se délite, mais les décombres ne font pas une honnête ruine romantique. Le nihilisme croît, et avec lui le désert de l'amour. Clément cache son cœur d'or dans une banque suisse. Elle s'appelle Adélaïde. Il sait que l'éternel féminin ne se confond pas avec la femme fatale : l'une perd, l'autre sauve. Mais il faut aussi compter avec le royaume des Mères, toujours prêt à enrôler les orphelins. Clément trompe le chant des sirènes avec Délioz l'activiste : « Délioz tira. Tout était calme, après. Énorme et calme plat. Lent, le corps si paresseux s'amortissait sur le tapis. »

Faut-il tuer pour se sentir exister ? Et s'il n'y avait que de mauvaises actions ? L'Histoire, pleine de bruits et de fureur, est un cauchemar dont Joyce rêvait de s'éveiller. Qui croirait encore que l'Histoire sainte, seule, compte ? Dominique de Roux : « (dans cette) génération prise entre hitlérisme et stalinisme, entre camps allemands qui niaient les êtres et les soviétiques qui continuent d'en tirer du travail [...] Lénine, le premier, avait permis qu'on organise le meurtre et que des assassins y répondent [...] communistes et fascistes enfin unis et bâtissant leur société planétaire... » La nation française, si ravagée soit-elle, conserve néanmoins quelques inutiles bastions : « [...] Vendôme, Vendôme, la France, c'est la bouche, quand même le goût, un vin dont on a connu le paysage, et dans Montherlant des siècles de prose. Et les grandes vues cavalières de Malraux ! »

La prose de Dominique de Roux, elle aussi, jaillit d'une source lointaine ; ses lames de fond déferlent et laissent parfois sur les rives des aphorismes tranchants comme des couteaux : « Maupassant est un Flaubert sans style plus cinquante années de décadence », « Le communisme est un fascisme pire : il dure, » [...] le journalisme, vagissement de masse qui tient lieu de culture. La polémique, cet « alcool fort » dont s'enivrait Léon Daudet, Dominique de Roux la prend au pied de la lettre : il est en guerre. Contre le milieu littéraire, les glaçons structuralistes, Roland Barthes, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, « citerne sèche ».

Le genre romanesque ne tolère pas la médiocrité, d'autant moins que les médiocres s'y adonnent en masse, rassurés sans doute par des allées très fréquentées qu'ils prennent pour un jardin à la française. Dominique de Roux, au vingtième siècle, est l'un des rares qui aient pris acte de la modernité littéraire - d'où son esthétique révolutionnaire.

RÉMI SOULIÉ

DOMINIQUE DE ROUX

*La Jeune Fille  
au ballon rouge*

Roman

175 pages, 16,77 € (110 F)

**éditions  
du Rocher**

---

---

POURQUOI FAIRE ?

*En lisant La Jeune Fille au ballon rouge, certains penseront que l'acte « contrelittéraire » de Dominique de Roux fut en réalité plus éditorial que scripturaire. Jamais dans sa pratique de l'écriture – à l'exception peut-être du poème Le Gravier des vies perdues – il ne put conformer son style à ce rêve superbe d'une « théorie antisémantique de la langue ». S'il fut un éditeur emblématique de la Contrelittérature, c'est-à-dire de la littérature telle que nous l'entendons, son destin ne permit pas qu'il en devînt un auteur. Il voulait « être tout au même instant contre ce qui entrave tout » mais un « manque » l'en empêchait. Nous sommes aujourd'hui les seuls à nous réclamer de cette vision théorique dont il eut l'intuition plus qu'il ne la mit en forme, si bien que tous ses proches et épigones préférèrent toujours l'ignorer. Cet avenir perdu de l'œuvre de Dominique de Roux, on le devine dans un très bref dialogue de La Jeune Fille au ballon rouge entre Délio-Abellio et Clément-de Roux :*

*« – Et si on consacrait les années qui nous restent à apprendre l'hébreu ?*

*– Pourquoi faire ?*

*– La langue sacrée, voyons... (un silence). Mesurez plutôt à cette question ce qu'il vous manque ! »*

ALAIN SANTACREU



Hortense Damiron

*« Sache bien, par ailleurs, que dans les derniers temps surviendront des moments difficiles. Les hommes en effet seront égoïstes, cupides, vantards, orgueilleux, diffamateurs, rebelles à leurs parents, ingrats, sacrilèges, sans cœur, sans pitié, médisants, intempérants, intraitables, ennemis du Bien, délateurs, effrontés, aveuglés par l'orgueil, plus amis de la volupté que de Dieu, ayant les apparences de la piété, mais reniant ce qui en est la force [...] »*

2 Timothée, 3, 1 – 5

# Sous le manteau étoilé

Luc-Olivier  
d'Alange

Si nous consentions  
à être illuminés de  
cette lumière,  
si nous consentions à  
cet ensoleillement  
de l'être que  
Notre-Dame  
nous dispense  
dans l'auguste présence  
de son rayonnement,  
alors  
nous comprendrions  
que le Surnaturel  
est le fond même  
de la nature.

*De nombreux collaborateurs de la revue ont participé à l'important ouvrage collectif, Aux Sources de l'Éternel Féminin, dirigé par Arnaud Guyot-Jeannin et paru aux Éditions de l'Âge d'Homme.*

*L'archétype de « l'éternel féminin » est l'antithèse absolue du féminisme moderne. Le féminisme égalitaire et indifférencié de cette fin de cycle est le produit de la logique formelle et « femelle » du rationalisme des Lumières. La femelle, la génitrice du troupeau, est ce « gros animal » qui, au nom de l'évolution, veut étouffer l'Âme du Monde : contre la femelle, nous voulons combattre sous le manteau étoilé de la Dame, Celle qui, au nom de la Création, engendre l'Homme spirituel.*

Si'il existe une œuvre de libération, elle consiste à libérer le Logos de la prison de la logique formelle.

La logique formelle – qui est la prédominante superstition des temps modernes – est au Logos ce que l'instrument ou la technique sont au dessein. Réduite à elle-même, la logique formelle tombe sous le joug de cette idéologie qui s'intitule « rationalisme » et qui n'est rien d'autre que l'asservissement du Logos aux ténébreuses fins de la volonté de puissance.

Alors qu'il est de la nature du Logos de rayonner – selon les belles symboliques du centre et de l'ensoleillement de l'être – il est de la nature de la logique formelle de s'enrouler sur elle-même, comme le Serpent de la Genèse.

La logique formelle est ainsi l'arme par excellence de tous les abus de pouvoir. Sans doute l'acharnement à apprendre aux écoliers « l'enchaînement rationnel » ne vaut-il que pour mieux les rendre vulnérables aux arguties totalitaires. Le pouvoir, désormais est au bout du sophisme.

La logique formelle dont on nous assomme depuis notre âge tendre, n'a d'autre objet que de faire de nous des hommes utiles, de cette race inventée qui n'a plus même conscience de son état : zombis du monde moderne. En nous enseignant que nous ne saurions être à la fois ceci et cela, sauf à commettre le péché

suprême contre la sainte logique, on nous prédispose à consentir à une existence partielle.

Ce qui résiste aujourd'hui à l'assombrissement et au déclin de toute parole et de toute idée dans l'opacité du pouvoir titanique, ce qui résiste au nihilisme, tour à tour patelin et terrible du XXe siècle, ce n'est rien d'autre que le rayonnement secret de quelques Justes. Le Logos est cet invisible soleil qui embrase l'âme de ses couleurs. La résistance des Justes Secrets vise à cette libération, virtuellement inventive d'une nouvelle civilisation.

De la libération du Logos, reconnaissance en miroir de la beauté terrestre et de la beauté céleste, tout poète, tout artiste, tout amoureux témoignera par une respiration vivante : on peut à la fois aimer le monde et vouloir s'en délivrer, célébrer le temporel et être épris d'éternel, savourer la seconde fugitive et se dévouer à l'instant immobile, être ici et ailleurs.

Dans les moments les plus importants de notre vie, les distinctions aristotéliennes n'ont plus cours. En transparence se révèle le message de la Sophia perennis qui n'est autre que la Dame, virginale et glorieuse, dont la clarté, n'étant adultérée par aucune finalité extérieure, pénètre jusqu'aux confins du monde et de l'âme.

Si nous consentions à être illuminés de cette lumière, si nous consentions à cet ensoleillement de l'être que Notre-Dame nous dispense dans l'auguste présence de son rayonnement, alors nous comprendrions que le Surnaturel est le fond même de la nature. Aux confins de la nature, le Surnaturel déploie les fastes rubescents de son règne. Ce pourquoi, en effet, les chants des oiseaux et les splendeurs de la lumière sur la mer sont la louange du Seigneur.

## Le site providentiel de la rencontre

Si la tradition chrétienne diffère du manichéisme, n'est-ce point tout d'abord par cette alliance qui défie toute logique formelle, entre la nature et la Surnature, et dont le sens s'accomplit dans le mystère de l'Incarnation ? C'est à la ferveur que suscite la divine présence en sa beauté mariale que nous devons cette force d'âme d'être les libérateurs du Logos.

Toute la poésie du monde vient, en évocation majeure, servir Notre-Dame dans cette théurgie de la délivrance où nous reconnaissons la précellente mission de la France désormais confondue avec la prédestination surnaturelle de la langue française. Or, ce grand-œuvre de délivrance du Logos, enfermé dans les geôles de la logique formelle, cet œuvre d'ensoleillement dont la rimbaldienne Alchimie du Verbe définissait naguère la nécessité et l'urgence, débute par l'élévation du Symbole dans la conscience humaine.

Contrairement à ce que tendent à établir d'autres « spécialistes » les Symboles ne se lais-

sent ni répertoire ni classer, ni interpréter, un par un, ou catégorie par catégorie. Les Symboles sont des instants. Lucarnes ouvertes sur l'éternité, ils disparaissent dans la vision qui en perçoit la vérité profonde, ces confins qui sont la présence, en toute chose, d'une antériorité divine, d'un « signe » précédant la Chute.

La symbologie sera donc de toute évidence davantage le mandat du poète que la fonction de l'érudit. Un Symbole ne s'étudie pas, il se reconnaît. Un Symbole n'est jamais insolite. Sa vertu s'exerce en unissant deux mondes. Incompris, le Symbole cesse d'être opératoire pour n'être plus qu'une représentation. Car le regard humain fait partie du Symbole qu'il déchiffre, de même que l'homme demeure, dans son existence essentielle, le regard du Symbole, devenu figure du destin, seuil d'un accomplissement ou d'un renoncement également décisifs. Tous les symboles ne valent donc pas pour n'importe qui. Le lieu et la formule, selon le mot de Rimbaud, sont l'objet de cette quête initiatique, de ces attentes et de ces épreuves qui définissent le site providentiel de la rencontre.

#### La vertu céleste

« Apprends-le : ce qui en toi voit et entend est le Verbe, la Parole du Seigneur ». Cette phrase du Corpus Hermeticum nous donne à comprendre que la libération du Logos et l'Alchimie du Verbe sont une opération de la conscience, une transfiguration de l'entendement. Ce qui, en nous, voit et entend, est le Verbe. Ainsi, notre conscience loin d'être détachée du Symbole, en constitue le règne. Dès lors, l'art poétique n'est plus une technique mais un accomplissement de l'être.

Entre les sens et le Sens est le royaume de la conscience, l'espace qui sépare le centre de la périphérie. L'emprisonnement du Verbe implique l'emprisonnement de la conscience. Si bien que lorsqu'il advient que nous paraissions soucieux du devenir de notre langue, ce n'est point par un respect exagéré de la forme mais par un souci ontologique et moral. Seul, en vérité, nous importe le miracle de la conscience, cette prodigieuse fenêtre, comme ouverte dans le mur du néant sur « une forêt de symboles »

Nous ne sommes pas loin de penser que seules sont véritablement blasphématoires les heures vécues dans l'oubli de ce prodige qui nous laisse à la fois concevoir et percevoir. La poésie, dévouée à la présence qui nous protège tous, accomplit sa mission dans la reconnaissance. Le Symbole, instrument de connaissance, suscite la reconnaissance du poète – fulgurante anamnésis.

Loin d'être des figures à ficher, en vue d'une quelconque anthropologie universitaire, les Symboles sont les soudains avènements de la conscience dont la primordialité nous fit trembler durant notre enfance. Au-delà de toutes



Hortense Damiron

les castes, le poète dit ce que l'enfance tait : la science en amont des phrases. La source du Dire est le silence de l'enfance, mémoire de l'Immémorial. Dans l'Alchimie du Verbe, exigée par Arthur Rimbaud, mais dont il nous appartient encore de célébrer les noces, *cœlitus infusa*, « infusée du haut du ciel » l'homme retrouve en lui la vertu céleste qui est le miracle vivant et le principe de la chrysopée.

De même que le Christ ouvrit le royaume de la mort afin que les morts fussent libérés de l'emprise plutonienne, le poète ouvre le royaume de la conscience humaine afin de libérer le Verbe, de telle sorte qu'il se redéploie dans les ramures de notre belle langue française et sous le manteau étoilé de Notre-Dame.

LUC-OLIVIER D'ALGANGE

#### VIENT DE PARAÎTRE

### *Aux Sources de l'Éternel Féminin*

*Pour en terminer avec tous les conformismes*

sous la direction de **Arnaud Guyot-Jeannin**

Avec les contributions de :

Karyn Agostini; Luc-Olivier d'Algange; Alexis Arette; Camille Aubaude;  
Pierre Chalmin; Brigitte Daniel; Arnaud Guyot-Jeannin;  
Thierry Jolif; Pauline Lecomte;  
Christophe Levalois; Jean-Paul Lippi; David Mata; Michel Mourlet; Jean Parvulesco;  
Alain Paucard; Rémi Perrin; Jean-Charles Personne; Christian Rangdreul;  
Alain Santacreu, Rémi Soulié, Jean-Paul Török.

2002 – 224 pages, 21, 35 € (140 F)

**éditions de l'Âge d'Homme**

*Depuis plusieurs décennies, la France vit à l'heure du féminisme : de la lutte pour l'émancipation à celle pour l'avortement en passant par la parité homme-femme, on ne compte plus les combats livrés et remportés par l'idéologie féministe.*

*Mais ce n'est pas tout. Malgré ces succès, les féministes ont voulu pousser plus loin encore leurs revendications; cette croisade n'a en fait qu'un seul but : essayer de dépasser les hommes, au risque de gommer les différences entre les sexes et couper les femmes de leur nature profonde.*

*Les textes présentés ici dénoncent cet état de fait, renvoient dos à dos puritanisme bourgeois et féminisme culpabilisateur et plaident, dans un certain sens, pour un retour à la femme vraie, à « l'éternel féminin »*

(Cet ouvrage sera recensé dans notre prochain numéro).

# La voie cordiale

## La Passion de Marie des Vallées

Jérôme  
Rousse-Lacordaire,  
op.

La personnalité  
des plus étonnantes  
de Marie des Vallées,  
qui provoqua déjà  
de son vivant  
nombre de  
suspensions et de rejets,  
a certainement  
de quoi défier  
« la courte sagesse de  
cet *animalis homo*  
qui ne comprend rien  
aux choses de Dieu »  
et dont les représentants,  
comme il est naturel,  
abondent.

**La « connaissance du cœur », c'est la perception directe de la lumière intelligible, de cette Lumière du Verbe dont parle saint Jean au début de son Évangile, Lumière rayonnant du « Soleil spirituel » qui est le véritable « Cœur du Monde ».**

René Guénon, *Cœur et cerveau*.

Marie des Vallées, dont on sait pourtant l'influence tant sur l'École française de spiritualité, à travers saint Jean Eudes et Gaston de Renty, que, de la même manière, sur la dévotion au Sacré-Cœur, n'a finalement fait l'objet que de peu d'études : la bibliographie établie par Marikka Devoucoux en fin de *L'œuvre de Dieu en Marie des Vallées*<sup>1</sup> ne donne que cinq titres, dont un resté, semble-t-il, à l'état de manuscrit – ensemble auquel il faudrait ajouter quelques dizaines de pages de la monumentale *Histoire littéraire du sentiment religieux* d'Henri Brémond et un livre du Père Adam, *Le mysticisme à la Renaissance ou Marie des Vallées dite la sainte de Coutances*.

Ce désintérêt certain pour la doctrine exposée par la visionnaire normande pourrait bien résulter, précisément, de cette double influence, sur l'École française et sur la spiritualité du Sacré-Cœur. En effet, la personnalité des plus étonnantes de Marie des Vallées, qui provoqua déjà de son vivant nombre de suspensions et de rejets, a certainement de quoi défier « la courte sagesse de cet *animalis homo* qui ne comprend rien aux choses de Dieu<sup>2</sup> » et dont les représentants, comme il est naturel, abondent – d'autant que les Eudistes tardèrent, sans doute devant les attaques jansénistes, à mettre véritablement en valeur la figure de leur fondateur, et, par conséquent, reculèrent peut-être plus encore devant celle qui fut son initiatrice en la matière très contestée de la dévotion au Sacré-Cœur. Ensuite, on connaît le chemin et la forme que prit cette dévotion dans le sillage de Paray-le-Monial, davantage humanocentrique, en ce qu'elle vante l'amour de Jésus pour les hommes, auquel ces derniers doivent répondre, acte d'amour pour acte d'amour, que l'École française, théocentrique, qui voit dans le cœur de Jésus le lieu le plus

intérieur de Dieu et l'amour tourné vers Dieu, auquel les hommes doivent s'unir de la manière plus étroite, faisant ainsi correspondre l'intériorité et la centralité de leur propre cœur à celles du Verbe divin.

Dans *L'œuvre de Dieu en Marie des Vallées*, Marikka Devoucoux fait inégalement droit à ces « motifs ». Avec talent elle retrace la vie de Marie des Vallées, sans chercher à adoucir ce qui peut « surprendre » ou « scandaliser » (p. 13). Elle cite très largement aussi ses plus farouches adversaires, tout occupés à dénoncer l'obscénité théologique du « Messie hermaphrodite » (p. 295) qui « détruit le Mystère de notre Rédemption » en se faisant « sauveur du monde » (p. 294). Nulle crainte alors à avoir que Marikka Devoucoux ne nous fournisse en contrebande une visionnaire *light*, dans le goût de la misérable imagerie qui hante encore tant d'ouvrages de piété (fraudemment parés du titre usurpé de spiritualité) et d'églises (ou de ce qui en tient lieu), du type de celle qui à réduit la forte sainte de Lisieux à une douce-reuse bonne sœur aux bonnes joues infantiles. C'est plutôt une véritable « descente aux enfers » (p. 23) que Marikka Devoucoux nous donne de voir en Marie des Vallées, descente qui, par ces apparents paradoxes dont la mystique est porteuse, est aussi la voie de celle-là qui est d'abord « une ascension vivante » (p. 13). Comment ne pas penser ici à ce distique d'Angelus Silesius :

*Il faut avoir connu le gouffre de l'enfer ;*

*Si tu n'y vas vivant, tu y entreras mort*<sup>3</sup>.

En revanche, et presque étonnamment, Marikka Devoucoux, avec l'évidente sincérité de son désir, sinon de réhabiliter Marie des Vallées, du moins de la faire sortir de l'oubli et du soupçon qui la dérobent, tend parfois à atténuer les traits caractéristiques de la doctrine cordiale de Marie de Vallée, et de ses « disciples », saint Jean Eudes et Bérulle, par rapport à la dévotion ultérieure. Elle souligne, avec justesse, que la déification qui fait le fond et le terme de l'itinéraire spirituel de Marie des Vallées, « s'opère par participation. Faire « Part » avec Dieu, c'est faire « corps » avec Lui, c'est être « cœur » en Lui afin qu'Il manifeste son Cœur

en nous» (p. 192) – voilà l'œuvre de Dieu. Elle indique aussi que déification n'est pas imitation, la première étant au moins de l'ordre de l'être, la seconde du paraître et du « comme si » (p. 192). Mais, au contraire de Brémond, elle ne semble pas remarquer, quand elle retrace l'histoire de la dévotion et du culte au Sacré-Cœur, à quel point cette dimension unitive de la déification se démarque de la perspective plus affective et plus active de Paray-le-Monial, et ne débouche pas nécessairement, bien qu'elle ne les exclue pas, sur les théories dix-neuviémistes du Règne social du Sacré-Cœur. L'eschatologie de Marie des Vallées est certainement d'abord une eschatologie intérieure, qui, par surcroît...

C'est peut-être en raison de ce défaut de différenciation que Marikka Devoucoux, qui fait la part belle au Hiéron du Val d'Or (car elle ne craint pas, comme tant de catholiques, de reconnaître à l'ésotérisme une place légitime en christianisme – en témoigne un vocabulaire où l'alchimie transparait volontiers; ce qui n'étonnera pas de la part de celle qui fut, avec son mari, l'animatrice de la trop tôt défunte revue de la *Pierre de Béthel*), ne mentionne pas, sauf erreur de notre part, la Société du rayonnement *intellectuel* [c'est nous qui soulignons] du Sacré-Cœur (et ses revues, *Regnabit* et *Le rayonnement intellectuel*), non plus que les travaux de l'iconographe Louis Charbonneau-Lassay, auquel Stefano Salzani et PierLuigi Zocatelli ont consacré un bel ouvrage qui rejoint les intérêts de Marikka Devoucoux: *Hermétique et emblématique du Christ dans la vie et dans l'œuvre de Louis Charbonneau-Lassay*<sup>4</sup>.

Le lecteur aura donc certainement tout intérêt à se rappeler cette intellectualité vraie de la doctrine du Sacré-Cœur pour donner à *L'Œuvre de Dieu en Marie des Vallées* l'attention et l'ampleur que ce livre mérite. Car, « pour que la dévotion au Cœur-Amour reste virile, saine, sainte, pour qu'elle n'aille pas sombrer dans une religiosité courte et fade, pour qu'elle donne tous ses fruits de grâce, il faut qu'elle tende à ne plus se distinguer de la dévotion au Cœur-Personne<sup>5</sup> », au centre du Verbe.

*O Lux beatissima reple cordis intima tuorum fidelium.*

JÉRÔME ROUSSE-LACORDAIRE, OP.

1. Marikka Devoucoux, *L'œuvre de Dieu en Marie des Vallées*, Paris, F.-X. de Guibert, 2000.
2. Henri Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, tome III, Paris, Bloud et Gay, 1921, p. 604. Nous nous inspirons ici largement des chapitres II et III de la troisième partie de ce volume.
3. Angelus Silesius, *L'errant chérubinique*, trad. de Roger Munier, Paris, Arfuyen, 1993, p. 201.
4. Stefano Salzani et PierLuigi Zocatelli, *Hermétique et emblématique du Christ dans la vie et dans l'œuvre de Louis Charbonneau-Lassay*, Milan, Archè, 1996.
5. Henri Brémond, op. cit., p. 671.

Marikka Devoucoux,  
qui fait la part belle au Hiéron du Val d'Or  
(car elle ne craint pas, comme tant de catholiques,  
de reconnaître à l'ésotérisme une place légitime  
en christianisme – en témoigne un vocabulaire où l'alchimie  
transparaît volontiers; ce qui n'étonnera pas de la part de  
celle qui fut, avec son mari, l'animatrice de la trop tôt défunte  
revue de la Pierre de Béthel), ne mentionne pas,  
sauf erreur de notre part, la Société du rayonnement *intellectuel*  
[c'est nous qui soulignons] du Sacré-Cœur.

Hortense Damiron



**MARIKKA DEVOUCOUX**  
*L'Œuvre de Dieu  
en Marie des Vallées*

400 pages, 25,92 € (170 F)

**éditions**

**François-Xavier de Guibert**

# Misère et Splendeur de la Traduction selon José Ortega y Gasset

Pauline Troya

**« Voici qu'il vient avec les nuées. Et tout œil verra, même ceux qui l'ont percé; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. Oui. Amen. Je suis le Aleph et le Tav, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, qui était et qui vient, le tout-puissant Elohim-Sébaoth. »** Apocalypse I, 7-8.

quelle architecture il s'inscrit. En tant que traductrice, il nous semblait opportun d'exhumer ce bref essai du philosophe espagnol mal connu du monde francophone, pour en tester la puissante dissonance en cette époque du paradoxe triomphant, qui, sous couvert de tout communiquer, nous semble servir de prétexte à la diffusion d'une idéologie effrayante, pour laquelle les différences sont à gommer au profit d'un jargon narcissique déracinant laissant augurer une fragmentation et une entropie croissantes du discours. Aliéné de son passé, déboîté de son axe et condamné comme le papillon à se prendre dans la toile d'araignée planétaire, l'humain voit son destin subordonné à la stratégie laminante d'un anti-Architecte, qui, seul, ait à jouir d'une vue générale de l'ensemble. La schizophrénie est ainsi hissée au rang de folie institutionnalisée, puisque l'homme au cœur de chair se voit maintenant supplanté par l'homme déréalisé, traversé qu'il est par une onde de choc invisible qui l'énuclée progressivement et le condamne à l'ostracisme existentiel. L'image qui nous vient à l'esprit est celle d'un bulbe, dont on se serait savamment acharné à intervertir les couches, la fine pelure finissant par se retrouver à l'intérieur et le germe à l'extérieur, condamné à fatalement se dessécher sur pied : le règne du décervelage et de la scorie, où le logos, usurpé, se voit projeté dans l'abîme au profit d'une simple théorie des bords – et des bords seulement.

La traduction de l'essai, au demeurant presque anecdotique en regard des thèmes embrassés par ce philosophe éclectique, visait donc à redonner vie à la pensée d'un auteur atypique, toujours soucieux – contrairement à la tendance dominante du marché contemporain de la pensée – de préserver la position centrale de l'individu, pour l'insérer dans une continuité cosmique tant verticale que contextuelle : le passé philosophique, soulignait si justement Ortega y Gasset, loin d'être un fil tendu horizontalement à travers le temps, est bien un axe vertical qui continue d'agir dans le présent.

Ce modeste hommage se devait bien d'être rendu à un esprit quêtant sans relâche la radi-

Aliéné de son passé, déboîté de son axe et condamné comme le papillon à se prendre dans la toile d'araignée planétaire, l'humain voit son destin subordonné à la stratégie laminante d'un anti-Architecte, qui, seul, ait à jouir d'une vue générale de l'ensemble.

Ce verset est venu chapeauter, fin 1998, un travail académique consacré à la traduction d'un texte encore inédit en français du philosophe espagnol José Ortega y Gasset, intitulé *Misère et Splendeur de la Traduction*<sup>1</sup>. Sans pouvoir en cerner précisément la raison, certains signes nous donnaient à penser qu'il y avait, comme qui dirait en effet, quelque chose de pourri en démocratie occidentale.

Et voici que le 11 septembre 2001, il se voyait soudainement imprimé en lettres de feu dans le ciel, lorsque se sont effondrées, volatilisées par deux oiseaux de mauvais augure, les tours jumelles de Manhattan, sorte de *spina bifida* d'un ordre à bout de souffle, colosses aux pieds d'argile érigés à la gloire d'une cosmogonie en réseau, d'une ère de clôture autoréférentielle du discours, qui, absoutes en ce début de siècle par une psychanalyse observant ce qui est en bas par le petit bout de la lorgnette, allait bientôt, vu son entêtement à affirmer la primauté de la prétendue conscience du moi, finir par apparenter notre vision du monde à la physique des trous noirs. Une logique, qui, comme le faisait remarquer George Steiner, relève de la « virtuosité langagière propre au charlatan, qui était aussi celle de Hitler, [...] de l'anti-matière et [...] donne forme à un anti-logos, qui conceptualise puis met à exécution la déconstruction de l'humain. »<sup>2</sup>

Ce glissement involutif s'est évidemment opéré par incréments successifs et, qui plus est, en toute bonne conscience, mais il n'en demeure pas moins que nous sommes aujourd'hui en droit de nous demander quelle est la place réservée à l'humain et surtout dans

1. Titre original : *Miseria y Esplendor de la Traducción*, publié dans la « Nación » de Buenos Aires (mai-juin 1937).  
2. G. Steiner, *Réelles Présences*, Gallimard, Paris, p. 83.

cale profondeur du langage *in statu nascendi* et dont la plume aimait à égratigner la puérité des valeurs mises en scène par la société industrielle, qui, loin de favoriser le développement d'un sujet autonome et créateur, poussent au mimétisme et à l'hétéronomie. Un penseur, qui considérerait que l'art permet de dire ce que l'homme n'a jamais été capable d'exprimer d'une autre manière, d'où son caractère intrinsèquement supérieur. Un écrivain, qui, s'insurgeant contre toute velléité de chosification du monde et craignant avant tout de faire perdre à *l'amor intellectualis* son aspect foncièrement ludique, n'a cessé d'insister sur la nécessité de développer des talents de synthèse afin de pallier la fragmentation des sciences. Un visionnaire, enfin, qui – et nous reprenons ici le fil de nos considérations liminaires – rédigeant *Miseria y Esplendor de la Traducción* en 1937, soit un peu plus de 700 jours avant que la barbarie déferle sur l'Europe – annonçait que le pire était encore à venir...

« Quand nous convaincrons-nous que l'être définitif du monde n'est ni matière, ni âme, ni une chose déterminée, mais bien une perspective? Dieu est perspective et hiérarchie: le péché de Satan fut une erreur de perspective. »  
José Ortega y Gasset

L'œuvre de José Ortega y Gasset évoque un majestueux paysage, dont nous n'apercevons la plupart du temps que la ligne de crête, tant son agencement, fait de niveaux pluriels, est complexe. N'ayant aucunement la prétention de résumer ses travaux<sup>3</sup> – démarche qui serait fort malvenue de notre part, à plus forte raison que nous nous exprimons ici en qualité de traductrice essentiellement – nous souhaiterions brièvement mettre en lumière les axes directeurs de sa géométrie du discours et plus précisément de sa théorie du langage, car ils constituent, du point de vue de l'écriture, de l'art et de sa relation à la verticalité, une source à laquelle il nous semble essentiel de revenir nous abreuver, car elle constitue un antidote puissant contre la bidimensionnalité du discours contemporain et sa manie d'explicitier à tout prix l'impliqué. Combien de fois Ortega y Gasset n'a-t-il pas souligné, en effet, que toute démarche visant à sonder les profondeurs comme on mesure un plan relevait d'une pure imposture intellectuelle? Ainsi, seule une métaphysique du discours permet d'expliquer que les choses ont des manières plurielles de se manifester: l'univers des profondeurs est aussi limpide que le monde en surface, il exige simplement de l'explorateur davantage d'efforts pour être perçu. Ces différents plans de réalité, chaque fois plus profonds, et, partant, plus chargés de sens, ne demandent pourtant qu'à être sondés. Pudiques, ces réalités abstruses nous invitent à une visite courtoise, à nous

hisser jusqu'à elles, pour échapper à la viscosité du discours égocentré qui met à plat, rassembler ce qui est éparé et ainsi remplir la mission de clarté propre à l'humain.

### **Verticalité et perspective: d'un langage architectural**

Embrassé par la pupille d'Ortega y Gasset, le langage, phénomène cosmique s'il en est, se compose de galaxies de mots entretenant des liens secrets et intimes, leurs significations s'influençant réciproquement, de sorte que le sens fondamental se trouve diffus dans l'ensemble. Les termes ne sont ainsi porteurs que d'un sens embryonnaire, semblables à des squelettes demandant à être revêtus de chair, une chair qui ne peut se donner qu'en fonction de l'articulation contextuelle dans laquelle ils se manifestent. Loin de former le firmament idéal d'un sens unique, ces formations dynamiques sont autant de condensations mouvantes de flux de signification que toute vie humaine met en jeu. Ainsi, à l'instar du symbole – que nous opposerons ici à la logique dia-bolique du discours contemporain – le sens ne peut-il être que polysémique et, pour cette raison même, ducteur de vérité. Les mots n'étant tels que lorsqu'ils sont dits par quelqu'un, leur réalité est intrinsèquement indissociable de celui ou celle qui les prononce, de celui ou celle à qui ils sont adressés et de l'environnement dans lequel ils interviennent. Privés de leur centre de gravité individuel, ils ne peuvent que virevolter, fétichisés en pseudoréalité autoréférentielle, la parole n'étant plus implantée nulle part, le point de vue n'ayant plus de perspective, mais se réduisant à une pupille décentrée au regard panscopique, et partant, délirant.

Le sens ne peut donc se profiler qu'en fonction d'une polysémie toujours ouverte, fondée sur le jeu d'hypothèses en perpétuel devenir, qui permettent à l'individu d'échapper à la condition du ludion pour s'ancrer dans une géométrie vectorielle du discours, dont la tridimensionnalité se voit potentialisée par l'existence d'une parole individuelle, d'un dire qui ne se limite pas à puiser dans le système linguistique en vigueur, mais l'anime par une véritable transmutation qui ne peut être opérée que dans un seul vase: l'humain.

### **Du dire et du taire**

C'est donc bien à une possible translation du discours à un niveau de sens supérieur, prenant appui sur une créativité individuelle verticale, que le philosophe souhaite rendre sensible son lecteur. Cette poche néguentropique qu'abrite l'individu – insécable microcosme – est cerclée d'un halo d'imprécision, raison pour laquelle le dire individuel se carac-

---

« Quand nous convaincrons-nous que l'être définitif du monde n'est ni matière, ni âme, ni une chose déterminée, mais bien une perspective? Dieu est perspective et hiérarchie: le péché de Satan fut une erreur de perspective. »

JOSÉ ORTEGA Y GASSET

---

C'est donc bien à une possible translation du discours à un niveau de sens supérieur, prenant appui sur une créativité individuelle verticale, que le philosophe souhaite rendre sensible son lecteur.

---

3. cf. *Œuvres complètes du philosophe*, in: *Obras Completas*, Alianza Editorial, *Revista de Occidente*, Madrid, 1983.

térise par une densité fondamentale, densité que la parole poétique est plus que toute autre capable de révéler dans toute sa splendeur. A l'instar des grands arbres qui ne peuvent se profiler que par rapport au vide environnant, ce qui mérite d'être dit ne se définit que par rapport à ce qui est volontairement tu. C'est au sein des creusets de silence que naît ce qu'il importe de dire : apprendre à dire signifie ainsi avant tout renoncer à dire, ce que fait si mal notre époque du mimique souverain et de l'anti-courtoisie simiesque, qui, malhabile à l'approche circonvolutoire et ascendante, se montre davantage encline à disséquer et à niveler. Un discours entièrement explicite, sans implications ni zones d'ombre, serait, comme le relève Ortega y Gasset, un discours chosifié, pétrifié de n'avoir pas su aménager d'accès à l'Autre.

### D'une parole poétique comme source originelle du dire

Parcourant les différentes strates du langage, la parole poétique émerge ainsi libre et gratuite, née qu'elle est d'un corps à corps avec le silence. Recréant le monde dans un instant d'exceptionnelle pureté par un *fiat lux* s'inscrivant dans une architecture pyramidale, elle est un mode de connaissance, puisque connaissance réciproque du sujet et de son objet, co-écriture fondée sur une appréhension des choses perçant la sédimentation étymologique du discours et autorisant une vision de l'intérieur. La démarche artistique a ceci de particulier que, par elle, l'objet se donne à voir dans toute son intimité. Ainsi, l'art pose-t-il ce regard autre sur la réalité, et, pour cette raison, ne peut que nous la révéler sous son aspect dynamique, de flux vital ininterrompu. En sa qualité de maître d'œuvre vivifiant la vertu radicale du langage pour en tirer l'âme, le poète crée la parole nouvelle, car il est celui qui nomme, dans l'argot prodigieux qui est le sien, prodigieux, en ce sens qu'il n'est constitué que de mots miraculeusement authentiques.

Sédentaire et nomade, le dire individuel apparaît comme une parole originelle, une mort et une résurrection dans le corps du texte, perpétuelle transfiguration d'une lecture ne pouvant être appréhendée qu'en perspective, permettant de transcender toute clôture, et, partant, toute finitude du langage. Le texte – à prendre au sens étymologique du terme, c'est-à-dire comme un tissu narratif, où ce sont les fils horizontaux que la navette introduit dans la trame qui font de l'ouvrage une étoffe unie et compacte – émerge ainsi comme une création de la conscience individuelle traquante, se déployant dans l'espace comme un gigantesque mobile caldérien, naissant sur ce minuscule archipel qu'est la raison au sens

ortéguien. Démarche logique autant qu'analogique, qui se matérialise en ces arabesques fleuries, en lesquelles évolue le penser vivant du philosophe espagnol.

Nous espérons que ces brèves considérations inciteront le lecteur à redécouvrir José Ortega y Gasset, dont l'œuvre ne livre à la surface qu'une infime portion de son extraordinaire arborescence implicite. En effet, bien qu'il puisse apparaître comme politiquement incorrect à certains, il est à compter au nombre des grands esprits de ce siècle, dont le parcours, fait de voies rectilignes, mais aussi de pluriels chemins de traverse, mérite une attention toute particulière. Le philosophe en était conscient, lui qui affirmait que son œuvre, riche en allusions, secrets personnels et élisions diverses, demandait à son lecteur un effort d'interprétation considérable pour en saisir la mélodie sous-jacente. Estimant avec le philosophe que la perversion consiste en un écrasement définitif du sens en surface, nous ne pouvons que lui reconnaître l'essentiel mérite de s'être exprimé avant tout comme un vivant, pensant, inséré dans une logique contextuelle particulière. L'erreur absolue n'étant d'ailleurs que pure chimère, chacune contenant déjà le germe d'une vérité à venir, il arrive ainsi que des œuvres insignes quittent un jour leur cimetière marin pour enfin déployer, aidées par la circonstance du temps, toute la surface de leurs voiles.

« L'absence de connexion est annihilation. La haine, qui fabrique l'absence de connexion, qui isole et sépare, atomise l'orbe et pulvérise l'individualité. » José Ortega y Gasset

PAULINE TROYA

À lire :

**YVES LORVELLEC & CHRISTIAN PIERRE,**

*Ortega y Gasset :  
L'exigence de vérité*

Coll. Le bien commun – 2001  
128 p., 9,88 € (59,83 F)

**éditions  
Michalon**

Sédentaire et nomade,  
le dire individuel  
apparaît comme une  
parole originelle,  
une mort et une  
résurrection dans le  
corps du texte,  
perpétuelle  
transfiguration  
d'une lecture  
ne pouvant être  
appréhendée  
qu'en perspective,  
permettant de  
transcender  
toute clôture,  
et, partant,  
toute finitude  
du langage.

# Le roman mythique de Malcolm de Chazal

Il y a des heures de cours qui vous marquent pour toute une vie. Lorsque j'ai rencontré l'œuvre de Malcolm de Chazal, au hasard d'un séminaire de DEA animé par Jean-Louis Joubert à l'Université de Paris XIII, au printemps de 1996, j'étais loin de me douter qu'elle serait la compagne envahissante de plusieurs années de ma vie. Intrigué tout d'abord par ce poète extraordinaire et fasciné par le mythe étrange de la Lémurie dont il avait été question ce soir-là, j'entrai en « Chazalie », de la même manière que Raymond Abellio, par le très original *Petrusmok*, comme on entre en religion.

A l'origine de ce « roman-mythique », l'on rencontre l'œuvre de Jules Hermann, un homme politique réunionnais responsable du succès de ce mythe dans l'Océan indien. Ces *Révélation du Grand Océan*, publiées en 1927, font état d'une rêverie poético-scientifique sur l'existence d'un continent primitif, berceau de toute humanité, la Lémurie, qui fut englouti jadis après une formidable catastrophe cosmique. Et, selon Hermann, les îles des Mascareignes seraient des vestiges restés émergés de cette terre disparue.

Le Réunionnais se rend vite compte que les montagnes de son île semblent avoir été « martelées et travaillées » au point qu'il observe un jour lors d'une promenade à travers son île, un zodiaque profondément gravé dans la pierre. Il imagine alors l'existence d'un peuple de géants responsables de ces sculptures minérales. Quelques temps plus tard, *Les révélations du Grand Océan* de Jules Hermann tombent entre les mains du poète mauricien Robert-Edward Hart. Et rapidement, il va être fasciné par ce mythe. Si Herman se voulait scientifique, Hart pour sa part n'a pas cette prétention. C'est en poète qu'il donne un prolongement à la geste des géants dans une suite de publications de genres différents regroupées sous le titre de *Cycle Pierre Flandre*. Hart utilisera la Lémurie pour développer toute une poétique de la terre natale. Les sculptures de pierre seront assimilées à des dieux païens, à des divinités tutélaires. L'on assiste donc dans cette écriture à un glissement très net du mythe, non seulement vers le poétique, mais aussi et surtout vers le

religieux, Hart se souvenant sans doute que les montagnes, dans la Bible mais aussi dans toutes les spiritualités humaines, sont le séjour naturel des divinités.

C'est au cours d'un dîner chez lui que Hart fait connaître ce mythe à Malcolm de Chazal. Ce dernier sort de chez son ami abasourdi par cette légende. Pourquoi donc ? Chazal avait déjà été intrigué par la forme bizarre des montagnes mauriciennes. *La Lémurie* de Hermann et de Hart lui donne alors une piste, une direction de recherche. Mais surtout il faut croire qu'à cette époque, à la fin des années 1940, il connaît l'existence de ce continent englouti grâce à une source différente, celle constituée par l'ésotérisme.

Tout commence par un article d'Aimé Patri dans *Combat* suscité par l'envoi de ses *Pensées* aux membres du groupe surréaliste français en 1947 : « Je reçois un message poétique de l'île Maurice. » Dans cet article, Patri mentionne l'existence d'un procès verbal d'initiation rosicrucien du XVIII<sup>e</sup> siècle d'un certain François de Chazal. Puis, René Guénon, intrigué par cette publication, écrit à Malcolm de Chazal au début du mois d'octobre pour lui demander des informations complémentaires sur cet aïeul, connu dans les milieux ésotériques. A cette époque, Malcolm de Chazal ne sait rien de son ancêtre ni de ses activités rosicruciennes. Malcolm fait alors des recherches plus poussées.

Et ce qu'il découvre est édifiant : François était disciple d'Emmanuel Swedenborg en premier lieu. Or Edmond de Chazal, un autre membre de la famille, avait fondé dans le cours du XIX<sup>e</sup> siècle à Maurice, une Église réformée, la Nouvelle Jérusalem, se réclamant des doctrines de Swedenborg. Cette constance des sympathies familiales pour la philosophie du « Bouddha du nord » sans rapport entre elles est en effet pour le moins extraordinaire. Par ailleurs, François aurait été l'ami du mystérieux comte de Saint Germain et aurait réalisé devant témoin (le docteur Sigismond Backstrom) une fantastique transmutation alchimique.<sup>1</sup> Enfin, Malcolm apprend que François était doué d'un don de voyance

**Christophe Chabbert**

René Guénon, intrigué par cette publication, écrit à Malcolm de Chazal au début du mois d'octobre pour lui demander des informations complémentaires sur cet aïeul, connu dans les milieux ésotériques.

1. BACKSTRÖM, Sigismond. *Anecdotes of the comte de Chazal*.

exceptionnel qui lui permet de suivre depuis l'île Maurice les événements révolutionnaires français.

Selon toute vraisemblance, Chazal pousse alors ses recherches dans la direction de la Rose-croix pour en apprendre davantage sur son ancêtre. C'est probablement à cette époque qu'il entend parler pour la première fois du continent lémurien, hors de son contexte indiano-océanique. La Lémurie est en effet un thème cher aux occultistes. Comme Hermann, ils se fondent abusivement sur les travaux des géologues du XIX<sup>e</sup> siècle que j'ai précédemment cités, pour élaborer tout un enseignement ahurissant. Pour eux, la Lémurie constitue une part importante de leur corps de doctrine délirant. Ils situent tour à tour cette terre dans l'Océan indien ou ailleurs, dans le Pacifique, au gré de leur inspiration.

A partir de ces matériaux disparates, Malcolm de Chazal fera la synthèse des deux sources de son inspiration. *Petrusmok* est donc le produit d'un mélange incroyable entre un mythe littéraire typiquement indiano océanique (Jules Hermann, Hart, Chazal : filiation bien connue et cartographiée) et un corps de « doctrine internationalisée » (son développement au siècle des lumières, mouvement international, n'est sans doute pas un hasard) s'épanouissant dans l'ésotérisme. Cette synthèse de deux courants antagonistes, l'un centripète, l'autre centrifuge, par rapport à l'île, est accompagné par un mouvement identique dans les agissements de Chazal lui-même : en 1947, lui qui ne publie que pour Maurice internationalise son œuvre en l'exportant en France. Puis, la ruée vers l'extérieur ayant donné un résultat éblouissant, il opère un repli étonnant sur son île. C'est à partir de cette date qu'il rédige *Petrusmok* pour donner aux Mauriciens une histoire commune, la geste qui faisait défaut. La nouveauté de son message réside dans sa volonté de proposer aux Mauriciens une bannière identitaire commune où tous pourraient aisément se reconnaître.

La Lémurie, si elle fut importante chez Chazal, doit être pourtant considérée pour ce qu'elle est en réalité : une étape fondamentale, un jalon essentiel du corps de doctrine chazalien qui a été rapidement dépassé pour permettre à l'auteur d'atteindre d'autres objectifs. Sa Lémurie est en fait un révélateur. C'est à partir de cette époque que « l'obsession cosmogonique » se fait plus pressante en devenant ouvertement la finalité de son écriture. Curieusement, il se détache assez rapidement de ses inspirateurs, en tournant le dos à ce thème qui ne reparaitra chez lui que lors des publications de *L'île Maurice protohistorique, folklorique et légendaire* et de *Sens Unique*.

Grâce à la Lémurie, il se tourne de plus en plus vers la question de Dieu que la révélation des 11 et 14 août 1950 ne rendra que plus pré-

gnante. Les années 1950 seront en effet consacrées à de vastes réflexions philosophiques et théologiques dont les conclusions seront publiées dans une dizaine d'ouvrages tous plus mystiques les uns que les autres. Là, Chazal tente de définir l'essence de « son » Dieu. Pour résumer ce que j'ai abondamment commenté dans ma thèse de doctorat, je dirai que le motif divin chez Chazal s'apparente à la figure de YHWH, le Dieu Unique des Hébreux, par son éloignement et son mystère. Cette perception est sans doute induite par les influences gnostiques que Chazal a reçues, probablement sans s'en rendre bien compte, à travers la lecture des textes johanniques qu'il aimait tant. Mais chez Chazal, le lecteur ne rencontrera pas la gnose « académique » des premiers siècles de notre ère. Chez le poète en effet, l'on ne saurait parler de gnosticisme. L'on a affaire ici à une gnose revisitée et modernisée. Elle influence Chazal et structure souvent ses textes, par l'intermédiaire des textes johanniques essentiellement, et peut-être aussi, cela est moins certain, par le biais de ceux qui ont été découverts à Qumrân après la seconde guerre mondiale<sup>2</sup>.

Par ailleurs, l'auteur est tellement fasciné par les légendes qu'il se fonde souvent sur les aspects théologiques marqués par leur caractère légendaire. Aussi, ce qu'il retient surtout de la figure christique, en dehors de sa représentation gnostique, c'est le rapport la liant avec des personnages ou des entités comme Melchisédeq ou le Logos par exemple. Quant au Mal, il semble être étroitement lié à l'humanité : l'homme a brisé l'unité primordiale, et a, par son outrecuidance, transformé l'Un en un univers morcelé et divisé.

Cette étude approfondie de l'architecture théologique et philosophique des textes chazaliens m'a permis de mettre en évidence l'existence de nombreuses voies que Chazal a empruntées à un moment donné de sa recherche. Cette multiplicité a engendré dans mon esprit un doute profond sur la cohérence du système cosmogonique : Unisme, gnose, dualisme, panthéisme, tous ces modes de pensée ne pouvaient coexister sans fracturer l'édifice, pris dans des courants de nature opposée. Puis, l'idée que ces témoignages de ce que je considérais comme des contradictions, pouvaient être les étapes successives d'une pensée en train de se construire, m'apparut soudain comme une évidence : la réflexion sur les origines entreprise depuis le début de son œuvre, avait besoin pour se développer de l'exploration systématique de différents courants.

Et ce système curieusement créé à base de monisme et de dualisme est au service d'une volonté : fonder une nouvelle Église, débarrassée de l'hypocrisie des adeptes et des dogmes aberrants. En fait, ce que reproche Chazal à la religion officielle, ce n'est pas d'adorer Dieu,

---

Par ailleurs, l'auteur est tellement fasciné par les légendes qu'il se fonde souvent sur les aspects théologiques marqués par leur caractère légendaire.

Aussi, ce qu'il retient surtout de la figure christique, en dehors de sa représentation gnostique, c'est le rapport la liant avec des personnages ou des entités comme Melchisédeq ou le Logos, par exemple.

---

2. D'autres influences sont, bien entendu, envisageables. Je ne saurais affirmer le contraire.

puisqu'il entreprend une démarche similaire, et à mon sens, ceux qui ont parlé d'une religion chazalienne sans Dieu se trompent. Ce qu'il reproche à l'Église, c'est de s'attacher à toute une série de rituels dont le sens a été oublié ou déformé. Il faut sans doute croire que la priorité pour lui, est donnée au retour à la spiritualité authentique. Or, que font les Églises officielles, se demande Chazal ? Elles divisent les hommes, en reproduisant les gestes profanes de la Chute : il ne retient en effet de la religion officielle que les persécutions inquisitoriales, le caractère coercitif des autorités religieuses ou les rituels perpétués comme des actes de sorcellerie par des prêtres qu'il a sans doute croisés, qui se sont trompés de vocation et qui le montrent par leur mesquinerie et leur pusillanimité. Or, tous ces exemples funestes de fausse dévotion ont conduit Malcolm de Chazal à prendre l'Église officielle en horreur au point qu'on peut lire dans *Le sens de l'Absolu* « qu'avec la Chute vint la religion »<sup>3</sup>.

Dès lors que propose-t-il à la place de cette religion officielle dévoyée ? Chazal semble proposer une sorte de « Nouveau départ » à l'humanité qui a, il faut bien le dire, complètement raté son entrée en matière. Son credo, fort compliqué en apparence, tient pourtant en une idée générale très simple : l'homme doit se ressaisir et œuvrer à la reconstruction de l'Unité perdue. Pour ce faire, il doit se détourner des mirages de la fausse religion et de la science diabolique qui divisent le monde au lieu de le réunifier. Cette nouvelle religion a son Texte, elle possède son prophète et sa ligne de conduite, à défaut d'être claire, elle a le mérite d'exister. Il ne manque plus à Chazal qu'à trouver des adeptes qui sont, comme le montre le prologue de *Pentateuque*, très difficiles à convertir...

Cette obsession de vouloir fonder une nouvelle religion qui serait une synthèse épurée de toutes les autres, constitue vraisemblablement l'objectif que Chazal poursuit plus ou moins secrètement à longueur de volumes. *Petrusmok* en particulier, est présenté au cours du récit, comme une entreprise de reconstruction spirituelle, parce qu'il considère que dans notre monde moderne « la foi est morte » – assassinée par les effluves méphitiques de la science et de la raison. « Je n'ai pas d'autre ambition ici même que de remettre l'homme dans la vie tel que l'en a chassé la Chute. La religion du vivant est la seule religion de ce livre » poursuit-il. Tout est dit ici : le projet d'ensemble est clairement défini. Il ne reste plus à Chazal qu'à convaincre l'humanité inconsciente, l'humanité revêche, l'humanité idolâtre, l'humanité ivre de science, de raison et de mythes, de la nécessité de le suivre et de l'écouter, lui, le mage de Maurice, comme elle a suivi, il y a bien longtemps déjà, un autre prophète, montant du désert, venu annoncer aux

hommes l'avènement de leur Sauveur.

Cette entreprise de refondation et de réforme de l'Église officielle a échoué. Cela était sans doute bien prévisible et on peut se douter que Chazal n'avait pas grand espoir de voir son projet aboutir à une construction solide et durable. L'on peut peut-être imaginer qu'il eut à un moment l'idée de constituer une sorte de communauté intellectuelle, ou une fraternité philosophique, composée par un petit groupe de personnes ouvertes à son message et bienveillantes à son égard. Déçu sans doute par son entourage immédiat et voyant que son message de conversion n'était pas entendu, il a brutalement cessé d'écrire. Mais sa détermination semble toujours avoir été vigoureuse. Ce qui indique qu'il ne s'est pas résigné, c'est l'extraordinaire aventure dans laquelle il s'est lancé dans les dernières années de sa vie. Lui qui avait prodigué jusque-là écrits et messages oraux, il cesse pratiquement de se manifester dans ce registre, et, entièrement profane au départ, il entreprend de devenir peintre et de s'exprimer par la peinture, une peinture dont les productions seront chargées de son message et de son témoignage. Puisque le Logos discursif avait eu un effet si décevant, Chazal, se souvenant peut-être qu'il a jadis soutenu que le Logos non seulement naît du silence, mais peut être lui-même silence, va lutter avec opiniâtreté pour forcer l'indifférence et l'incompréhension au moyen de ce nouveau mode d'expression.

Et, à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, cinquante ans après l'aventure parisienne, il est bon de constater que l'œuvre de Malcolm de Chazal trouve encore et toujours une résonance. A la fois inconnu et connu, partout dans le monde, absent de certains dictionnaires, mais étudié dans de nombreuses universités, en Europe et surtout aux États-Unis, Malcolm de Chazal est devenu au fil du temps, malgré lui, et surtout malgré les Surréalistes, un véritable mythe dont l'œuvre n'a pas encore fini de délivrer tous ses secrets.

CHRISTOPHE CHABBERT

Christophe Chabbert est né le 17 février 1971 à Mazamet. Il est Docteur de l'Université Paris XIII.

## Le roman mythique de Malcolm de Chazal

CHRISTOPHE CHABBERT

*Petrusmok, de Malcolm de Chazal, radioscopie d'un « roman mythique »*

250 pages, 19,85 € (130 F)

*Malcolm de Chazal l'homme des genèses*

378 pages, 29,75 € (195 F)

**éditions de l'Harmattan**

3. CHAZAL, Malcolm de  
Le sens de l'Absolu, p. 35.

4. CHAZAL, Malcolm de  
Les dieux ou les consciences-univers, p. 19.

---

# CONTRELITTÉRATURE

---

*Écrire le monde comme relation et non comme expérience.*

